La Documentation Catholique

" LES QUESTIONS ACTUELLES ", " CHRONIQUE DE LA PRESSE ", " L'ACTION CATHOLIQUE "
et " REVUE D'ORGANISATION ET DE DEFENSE RELIGIEUSE " réunies

Vous ne pourrez [...] mieux contribuer au développement de la civilisation qu'en vous tenant unis d'esprit et de cœur à l'Église catholique.

LÉON XIII

J'ai été frappé d'un nouveau système ; il prend le meilleur de tous côtés [...] et va plus loin qu'on n'est allé encore.

LEIBNIZ.

TOME XXXVIII

JUILLET-DÉCEMBRE 1937



MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe

1937



19e ANNÉE — T. 38 N° 849 — 3 JUILLET 1937

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI *(46 fascicules par an; tables semestrielles)*
PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS.
ABONNEMENTS : France six mois : 21 fr.; un an : 40 fr.
Étranger; un an : 48 ou 56 fr. selon les pays.
BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe
(Chèques postaux : *Maison de la Bonne Presse, Paris,* Cie N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Conformément à l'usage, la D. C. *ne paraît que toutes les deux semaines durant la période des vacances. En conséquence, le* PROCHAIN NUMÉRO *sera publié le* 17 JUILLET.

Académie française.

Législation et jurisprudence.

LES " QUESTIONS ACTUELLES " ET " CHRONIQUE DE LA PRESSE "

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. Edmond Jaloux successeur de M. Paul Bourget

M. Edmond Jaloux ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Paul Bourget, y a pris séance le 24 juin 1937 et a prononcé le discours suivant :

Discours de M. Edmond Jaloux

Remerciements à l'Académie.

Messieurs,

Tout homme qui éprouve le désir de s'exprimer totalement, c'est-à-dire de donner une forme et une transposition à ses états de conscience les plus sincères, à ses rêves et à ses expériences, aspire à l'immortalité, — du moins à cette immortalité terrestre, indécise et fugace, qui dépend de l'infidèle mémoire humaine.

Or, Messieurs, il s'est trouvé, au moment où la France était à l'apogée de sa grandeur, un homme d'Etat de génie, le plus clairvoyant, le plus énergique et le plus actif de tous ceux qui ont servi notre pays, pour fonder une Compagnie qui fût capable d'appuyer de tout son pouvoir et de soutenir à l'extrême limite cette immortalité terrestre.

Quand l'un de ces aspirants à la durée se trouve la première fois devant ce tribunal sévère qui a bien voulu l'accueillir, après avoir examiné, avec toute l'attention dont il est susceptible, ses titres à une prétention aussi exorbitante, il ne peut qu'éprouver une confusion bien naturelle et une timidité presque insurmontable, doublées de la reconnaissance la plus émue. Quoi ! Il serait admis dans cette société où se sont succédé depuis plusieurs siècles ceux qui ont élevé à un degré incroyable le renom glorieux de notre pays ; ceux qui, dans toutes les traverses que la France a pu rencontrer, ont veillé jalousement sur son destin comme des anges d'acier, avertissant l'univers par tous les échos de leurs voix que les vrais trésors d'une nation demeurent inattaquables et que le soin qu'ils ont mis à les former est un témoignage absolu qu'ils ne sauraient être détruits ?

Heureusement que dans sa prudence l'Académie a voulu appeler des personnalités moins glorieuses afin d'encourager la modestie de chacun à maintenir ses droits, si bien que votre élu est ramené par votre juste goût de la mesure à une plus saine appréciation de ses mérites et qu'il accepte de votre Compagnie un bienfait qu'il ne peut lui rendre. Grâce à votre bienveillance, il a, du moins, l'illusion de se glisser parmi ces grands esprits auxquels nous devons tout. S'il est un don magnifique, reconnaissez, Messieurs, que c'est bien celui que vous accordez, et, chaque fois que vous le renouvelez, vous accomplissez un acte de la plus haute charité, non point de cette charité qui consiste à partager très peu de chose entre tous les hommes, mais de celle qui a la coquetterie d'en combler un seul.

Toutefois, Messieurs, quelque émotion que j'éprouve à me trouver au milieu de vous, ce n'est point sans mélancolie. Je ne vois plus, hélas ! dans cette assemblée quelques-uns des amis dont le sourire et l'accueil m'eussent donné tant de joie. Comment n'aurais-je point le cœur serré quand je ne retrouve pas ce visage méditatif et traditionnellement français, ce masque de contemporain de Ronsard, de Montaigne et de Clouet qu'offrait à notre attention la présence de René Boylesve ? Comment ne serais-je pas profondément attristé de ne pas apercevoir ici la noble et haute figure d'Henri de Régnier, grand lyrique et grand prosateur, qui fut pour tous, pendant un demi-siècle, un des symboles vivants de la poésie ? La première lettre qu'Henri de Régnier a bien voulu m'écrire, lettre déjà pleine de bonne grâce et d'attention, portait la date de 1896 ; la dernière, hélas ! je l'ai reçue à la veille de 1936. Le souvenir a beau demeurer vigilant et fidèle, il ne saurait remplir un vide qui se creuse après quarante ans de mutuelle amitié.

PAUL BOURGET

Messieurs, l'homme auquel j'ai la lourde et flatteuse charge de succéder, que j'ai suivi depuis ma jeunesse, que j'ai approché avec respect et dont j'ai aimé le caractère après avoir admiré l'œuvre, la plupart d'entre vous l'ont connu plus que moi, et je souffre à l'idée de prétendre vous dire quelque chose que vous puissiez ignorer.

Mais vous me demandez simplement de l'honorer en interprétant les sentiments que vous avez eus pour lui. Je ne forme pas d'autre ambition et je m'en voudrais de prononcer ici une étude pédante. Mon propos est simplement d'indiquer quelques-uns des points qui ont fait la grandeur et la nouveauté de Paul Bourget.

Deux événements capitaux de sa vie :

La mort de sa mère.

Je crois que pour bien comprendre l'œuvre et l'évolution de sa pensée, il faut d'abord mettre en lumière les deux événements capitaux de sa vie. Le premier a été la mort de sa mère ; le second, le spectacle de la Commune. La tristesse de ces deux événements, l'ombre qu'ils ont portée sur tous ses jours, se sont étendus jusqu'à sa dernière heure. Paul Bourget avait pour principe que l'œuvre seule compte et que ses causes intimes doivent s'effacer d'elles-mêmes. C'est un des rares points où je me sois quelquefois permis de discuter avec lui et même de le contredire ; dans l'espoir de le convaincre, je lui citais l'exemple de Sainte-Beuve, qui a toujours cherché l'homme à travers les écrits. Il y a des cas où cette poursuite de la vie privée touche au sacrilège ; le critique n'a pas le droit d'ouvrir les tombes ; ce n'est pas un fossoyeur, c'est un embaumeur. Mais sur le point qui nous occupe, ces événements sont d'ordre si général, que je n'éprouve aucun scrupule à les indiquer ; ils sont à l'origine de ces premières réactions pathétiques qui, jointes à une vocation toujours inexplicable,

l'ont aidé à devenir un grand écrivain, et plus particulièrement cet écrivain-là.

Paul Bourget est né à Amiens, le 12 septembre 1852. Il n'y a vu le jour que par accident. Son père était professeur de mathématiques. Sa fonction le promenait à travers la France. Deux ans après sa naissance, l'enfant perdit sa mère. Nous commençons de savoir à peine que les enfants souffrent des maux de ce monde, avant même que d'avoir la conscience du mal et de ce monde. L'épouvante de la mort inquiète plus encore ceux qui ne la comprennent pas du tout que ceux qui ne la comprennent guère. On ne saurait douter que l'angoisse qui a étreint si souvent Paul Bourget n'ait eu pour cause ce malheur. Lui-même le pensait. Il a consacré à cette mère morte un sonnet peu connu et qui témoigne de son état d'esprit :

> Je n'ai gardé de toi, ma mère, douce morte,
> Oh ! si douce ! qu'un vieux portrait où l'on te voit
> Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
> Comme pour comprimer une peine trop forte.
>
> Quand tu songeais ainsi, mère, je n'étais pas,
> Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
> Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître
> Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?
>
> Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
> Et ce cœur né du tien, que tout maltraite et froisse,
> Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?
>
> Réponds ! figure aimée et si vite ravie,
> Qui, de ses sombres yeux, pareils aux miens, me suis,
> Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

En 1858, son père se remaria. Cet événement a eu pour lui des conséquences ineffaçables. Ce n'est certes pas que son père, qui était un homme juste et parfaitement bon, et sa belle-mère, qui l'a beaucoup aimé, l'aient rendu malheureux par leurs actes. Nos souffrances les plus profondes ne sont pas dues aux actions d'autrui, mais à notre propre nature qui les transforme et les soumet à des expériences intérieures, dont nous tirons les désastreuses ressources, nécessaires à notre accomplissement. Il est incontestable que le second mariage de Justin Bourget fit connaître à son fils toutes les tortures de la jalousie. De Racine à Marcel Proust, personne ne les a analysées comme lui. Il n'y a pas une de ses œuvres où ce sentiment ne soit le levier qui fait mouvoir les êtres et le ferment qui les corrompt. Cette jalousie était d'autant plus vive qu'elle travaillait une nature qui avait instinctivement le goût et le culte de la fidélité. Il devait aimer ce sentiment de toute son âme, il devait l'aimer comme un Français qui a gardé les plus fortes traditions de notre moyen âge chevaleresque. En même temps que ces souffrances presque animales lui étaient enseignées, il apprenait que les choses ne durent pas ; que les affections font faillite ; que les individus ne sont pas capables de persévérer dans leur être intime. En pleine innocence, il lui était révélé ce qu'à la suite d'imprévus tragiques tous les personnages de Shakespeare ont découvert, c'est-à-dire la contradiction qui oppose les uns aux autres les souhaits divers de notre propre nature. Que ces aspirations, où l'on confond volontiers ce que l'on désire pour soi et ce que l'on attend des autres, ne soient pas aussi idéalistes que nous voulons bien le croire et qu'elles soient secrètement d'accord avec les lois les plus implacables de cet univers, nous ne l'ignorons plus quand nous avons le loisir de réfléchir. Mais nous l'oublions lorsque notre sensibilité est soulevée par la tempête.

Certains hommes ont la faculté singulière d'apporter dès le berceau une image de la vie, pour ainsi dire toute faite, et faite sur un plan idéal : particularité dont nous ignorons les causes. Ceux-là ne guérissent jamais tout à fait d'avoir été trompés par leurs espérances. On isolerait cent passages de Paul Bourget où il a fait allusion à cette déception initiale ; on en retrouvait encore l'accent au cours des derniers mois de sa vie, dans la plupart de ses propos. Il était facile d'y lire, non point la tristesse d'une longue vie, heureuse dans son cours extérieur, non point un ressentiment personnel contre qui que ce soit, mais cette révolte et cette indignation devant le mal qui avait déterminé les premiers troubles de son enfance et les sursauts de sa jeunesse.

La Commune.

Le second drame qui pesa sur la pensée de Paul Bourget fut le spectacle de la Commune. Quand elle éclata, il faisait sa philosophie au lycée Louis-le-Grand. Son père était alors directeur à Sainte-Barbe. Or, Sainte-Barbe, par sa situation, se trouvait situé au cœur même de l'émeute, la place Saint-Michel étant le quartier général des grands chefs de l'insurrection. Peu à peu, la bataille se rapprocha du collège, jusqu'au jour où le maire du Ve arrondissement fit annoncer que les caveaux du Panthéon, bourrés de poudre, allaient sauter. Devait-on évacuer l'école ? Ce fut Justin Bourget qui prit la décision de garder autour de lui les jeunes gens dont il avait la responsabilité. Cependant, on attendait d'heure en heure l'explosion qui devait anéantir le quartier. Le père de Paul Bourget se souvint qu'il était mathématicien ; il calcula que l'édifice ne serait pas détruit totalement et qu'il ne se produirait qu'un affaissement du sol. Ce savant, faisant ses calculs au milieu du danger, ne manque pas de grandeur, mais ces hommes de 1870 étaient encore élevés à l'antique. Le grand-père de Paul, M. Nicard, en attendant, sinon la fin d'un monde, du moins la destruction d'une partie de Paris, lisait paisiblement *Œdipe à Colone*. Les circonstances firent que la catastrophe ne se produisit pas. Sainte-Barbe fut sauvé.

Paul Bourget, ce soir-là, put considérer, quand il sortit, l'horreur de la guerre civile. Il y est revenu à plusieurs reprises, car ce sujet n'a cessé de le hanter. Dans un de ses derniers ouvrages, *Nos actes nous suivent*, il a repris ce thème avec une désolation que le temps n'avait pas effacée.

Un des amis de Paul Bourget, Elémir Bourges, devait tirer de cette même vision le magnifique début du plus éclatant de ses livres : *les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*.

Pour le futur auteur du *Disciple*, le problème du mal envahissait ses réflexions au moment même où, en pleine classe de philosophie, il cherchait à rendre une harmonie possible à ces deux frères ennemis : le bien et la nécessité. Une fois de plus, la vie faisait faillite ; mais il ne s'agissait plus alors de catastrophes involontaires, décidées par un imprévisible destin et contre lesquelles on se trouve sans recours. Il s'agissait, tout au contraire, d'un drame qui avait pour cause les décisions humaines, et d'un drame dont le retour était régulier. Cette tragédie de la Commune suivait la Révolution de 1848, celle de 1830, celle de 1789. S'il était vrai, comme on le disait alors, que ces tragédies eussent contribué à créer un ordre nouveau et que cet ordre constituât un progrès véritable, il n'eût peut-être pas été nécessaire de les recommencer aussi souvent. Si, comme l'affirmaient les hommes qui en étaient responsables, il avait fallu revenir plusieurs fois

à cet ouvrage de destruction, on devait donc supposer que ces tentatives portaient en elles-mêmes un principe irréalisable. Les réformes qu'elles impliquaient avaient pu se faire ailleurs, en effet, sans des secousses à ce point violentes. Aux yeux de Paul Bourget, si ces convulsions sociales prenaient un caractère sauvage, cela était dû à l'esprit de dissolution qui les animait, esprit de dissolution systématique, aussi insatiable et aussi aveugle que le cancer, principe qui ne s'arrêterait que lorsqu'il n'y aurait plus rien à jeter à bas, et qui tenait son origine, non d'un désir général de réformes, possible en dehors de lui, mais d'un désespoir initial, né le jour où des voix s'étaient élevées dans notre pays pour y condamner l'espérance, sous le prétexte que l'espérance reporte au lendemain la fureur de jouissance que l'on attend du jour même.

Paul Bourget n'entrevit pas tout de suite les conséquences des émotions que les égarements de son temps lui imposaient. Sa pensée s'y arrêta maintes fois avant d'envisager une conclusion personnelle. Il étudia alors quelques-uns des maîtres de la pensée française, Joseph de Maistre, Bonald, Auguste Comte, Frédéric Le Play, Balzac, Fustel de Coulanges. Bien des années plus tard, éclairé par leurs méditations et par sa propre expérience, il se rendit compte que l'idéologie du XIXe siècle, trop implacable dans son raisonnement, trop indifférente aux résultats pratiques, avait été contraire à l'ordre des faits et que l'expérience devait être reprise dès ses prémices.

L'œuvre.

Poète et philosophe.

Ce fut en 1872 que Paul Bourget publia un livre de vers. Je voudrais, Messieurs, m'arrêter avec vous à cette première manifestation de l'homme que nous célébrons. Il est resté, en partie, celui dont il nous trace l'image tourmentée dans *Edel*, dans les *Aveux*, dans *la Vie inquiète*. Le malheur intellectuel de Paul Bourget a eu pour origine la dualité de sa nature. Il était à la fois poète et philosophe, moins métaphysicien d'ailleurs dans sa philosophie que moraliste et psychologue. Or, le métaphysicien se désintéresse du sort des hommes privés, il vit à l'aise dans un espace où les esprits existent seuls, et même n'existent que pour prendre conscience d'eux-mêmes et d'autres esprits. Paul Bourget n'a jamais pu se désintéresser d'une humanité souffrante, à laquelle le rattachaient les liens d'une sensibilité particulièrement douloureuse. Philosopher, pour lui, c'était penser au mal, se concentrer sur ce problème incompréhensible et tenter de le comprendre. On pourrait dire que son œuvre est consacrée à la souffrance, mais la souffrance est un pays si vaste que personne ne peut l'embrasser tout entier. Chacun de ceux qui s'en préoccupent s'y taille une province, et si Paul Bourget a donné son attention aux souffrances du cœur, c'est que sa nature et sa propre émotivité le portaient à s'attacher à celles-ci. Il y a aujourd'hui une tendance générale à croire que les grandes souffrances ne viennent que des règlements sociaux ; il serait heureux qu'il en fût ainsi ; cela nous permettrait d'espérer qu'avec quelques progrès mécaniques, sans doute réalisables, on extirperait enfin le mal. C'est là une vue à laquelle il est difficile d'adhérer. Nous portons en nous la source de chagrins qui nous sont congénitaux ; ils viennent surtout d'un désir d'expansion infinie qui nous pousse à vouloir conquérir tout ce qui est. Mais, conquérants insatiables, nous ne rencontrons que d'autres conquérants insatiables ; toutes les victimes deviennent tôt ou tard des bourreaux, tous les bourreaux deviennent tôt ou tard des victimes. Voilà, Messieurs, voilà la vie du cœur humain !

Il est possible que les modes littéraires, qui sont rapides, veuillent se détourner parfois de ce cœur méprisé ; il a le temps d'attendre, il l'emporte toujours, parce que l'homme s'intéresse moins à ce qu'il pense qu'à ce qu'il souffre, d'abord parce qu'il souffre plus vivement qu'il ne pense, et ensuite parce qu'il se retrouve soi-même avec plus d'acuité dans sa souffrance, qu'il suppose personnelle, que dans sa pensée, qu'il croit générale.

Nous retrouverons toujours dans l'œuvre de Bourget quelques-uns des accents moraux qui se dégagent de ces poèmes. On dirait que la vie tout entière d'un écrivain a pour but de justifier les images, les émotions et les désirs de son adolescence. Les plus grands eux-mêmes n'ont pas agi autrement : Gœthe a terminé *Faust* avec sa vie, c'est-à-dire qu'il a voulu expliquer, avant de mourir, les conséquences et les avatars de ce premier *Faust*, auquel il travailla dès sa jeunesse et qui n'était que l'image de cette jeunesse.

Un fond de tendresse romantique explique sa charmante galerie de femmes.

Messieurs, rien ne ressemble plus à un prophète qu'un écrivain ; il arrive parfois que, dès ses premiers ouvrages, il offre aux autres la figuration de soi-même. A travers les vers de Paul Bourget, on entrevoit déjà — et surtout dans la figure d'Edel — cette charmante galerie de femmes qui dessinent à travers son œuvre une guirlande sensible, vivante et mélancolique. Ce fut un des principaux éléments de son succès que cette tendresse avec laquelle il les savait peindre et qui garde toute leur vivacité aux dernières héroïnes qu'il ait créées. Il a plu ainsi aux hommes de son temps, qui aimaient encore les femmes. Il plaisait encore plus à celles-ci, qui se reconnaissaient volontiers dans ces portraits flatteurs et qui se plaisaient également à être peintes comme des monstres délicieux qui font souffrir les hommes ou comme des victimes touchantes qui souffrent à cause d'eux. Ce qui leur agréerait le moins ce serait, je pense, d'être considérées en compagnes indifférentes — en copains, comme on dit dans certains milieux, — également bonnes à être emmenées sur le siège d'une motocyclette et à être laissées à la maison. Mais qui s'aviserait de les traiter ainsi, sinon une société devenue si faible, que les réactions les plus naturelles lui manqueraient ?

Ce fut, ajoutons-le, un des griefs de la critique des réalistes contre Paul Bourget que ces effigies idéalisées. On aurait pu adresser le même reproche à Shakespeare ou à Charles Dickens. Thérèse de Sauves et Alba Steno appartiennent au même type moral que Cordélia et Ophélie, ou que la seconde femme de David Copperfield. Ni Shakespeare ni Paul Bourget n'ont cru à la perfection de leurs héroïnes, c'est-à-dire des femmes dont ils s'inspiraient pour les peindre, mais ils ont pensé que leurs défauts mêmes ou leurs erreurs prenaient souvent leur source dans une sensibilité sincère. Les lectrices de Paul Bourget lui ont été reconnaissantes de cette peinture. Voilà qui était certes à leur honneur. Nous leur savons gré de cette attitude qui paraîtra peut-être bien démodée à quelques-unes de nos contemporaines, habituées à d'autres usages et à d'autres traitements.

L'héroïne de Paul Bourget est-elle aussi flattée que l'ont cru beaucoup des hommes de son temps ? Pour une jeune fille pure comme l'Evelyne du *Fantôme* ou la grave Monique, que de coquettes, que de menteuses, que de perfides ! Si on la juge aujourd'hui, cette héroïne, bien romanesque, elle paraissait, au contraire, armée d'une odieuse audace aux gens qui assistaient à ses débuts ; cela prouve, une fois de plus, l'incertitude des jugements en toute matière et particulièrement en matière critique. Mais, quelque désir qu'il ait eu de rester vrai, Paul Bourget n'a jamais pu se défendre d'envelopper ses modèles d'une sorte de velouté qui appartient à la poésie. Il était romanesque dans ses goûts les plus profonds ; ce qui ne consiste pas à montrer des circonstances fallacieuses ou des événements mensongers, mais à ne pas dégager tout à fait ce que l'on pense, ce que l'on fait et ce que l'on peint de l'atmosphère de rêve dans laquelle on l'a primitivement conçu.

A différentes reprises, dans ses premiers ouvrages, Paul Bourget a laissé entendre tout ce que ses premiers rêves devaient au pouvoir de rêve de certains poètes anglais, à lord Byron, à Shelley, à Dante-Gabriel Rossetti. Mais pour qu'il ait éprouvé cet amour du songe à un tel degré, il fallait qu'il le portât déjà en lui. Toutes les fois qu'il se dépeint à nous et presque sans le vouloir, toutes les fois qu'il nous permet d'entrevoir son enfance, nous déchiffrons que s'il allait spontanément à cette tentation de tendresse romantique, c'était afin de compenser par son imagination l'absence de ces émotions dont il avait été privé par la mort de sa mère.

« Essais de psychologie contemporaine. »
Il ne se soucie que du moral.

L'apparition des *Essais de psychologie contemporaine* marque une date dans l'histoire de la littérature française ; ils furent publiés respectivement en 1883 et 1885. Dans la préface qu'il a ajoutée à son œuvre, en septembre 1899, Paul Bourget parle d'elle comme du début d'une enquête sur les maladies morales de la France actuelle, que ses romans devaient continuer, — en partie tout au moins. On y voit déjà poindre quelques-unes des observations qui devaient déterminer plus tard sa pensée. Il ne les choisissait pas, il était attiré par elles comme un navire dans le brouillard par les phares qui dirigent sa marche.

Mais le grand mérite de l'auteur des *Essais* n'a pas été seulement de vouloir mettre en lumière les diverses dégradations de l'âme contemporaine sous des influences diverses. Il est aussi d'avoir créé une table de valeurs littéraires qui n'a presque pas subi de démenti depuis cinquante ans. Lorsque, dans sa préface, Paul Bourget a déclaré qu'il s'était rencontré, au cours de la période qui va du Coup d'Etat jusqu'à la guerre avec l'Allemagne, bien d'autres poètes que Baudelaire, que Leconte de Lisle, bien d'autres romanciers que Flaubert ou les Goncourt, bien d'autres philosophes que Taine et Renan, il reconnaissait avoir fait un choix rigoureux. Cette rigueur demeure admirable.

D'autres écrivains avaient parlé avant lui de Baudelaire et de Stendhal. Le premier, il les a mis à leur vraie place ; le premier, il a donné à leur génie ce retentissement qui n'a pas cessé depuis lors et qui leur a apporté la gloire véritable. Les maîtres que Paul Bourget a choisis sont restés les maîtres de tous. En cinquante ans, les diverses générations littéraires n'ont pas ajouté dix noms nouveaux à cette liste, je veux dire des noms qui aient le même éclat.

Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Paul Bourget écarte presque toujours le point de vue esthétique ; il ne se soucie que du moral. C'est qu'il lui est impossible de se détacher de la commune. Il n'a qu'un souci : épargner à la France une nouvelle secousse pareille, lui rendre sa foi en son destin, cette foi, hélas ! que la leçon de la guerre elle-même et la force de la victoire n'ont pas su lui apporter. Chacun des hommes qu'il étudie lui montre un danger de l'esprit, mais ne pourrait-on signaler chez tous les grands écrivains un poison analogue ? L'ambiguïté trop clairvoyante de Montaigne, le déchaînement d'instinct de Rabelais, le pessimisme de Pascal, la misanthropie de Molière, l'incohérence philosophique de Voltaire, la dangereuse générosité de Jean-Jacques Rousseau, le pessimisme presque inhumain d'Alfred de Vigny, l'idéalisme déformateur de Victor Hugo ne sont-ils pas la preuve ou que le monde va mal ou que l'esprit d'un homme trop cultivé ne saurait s'accommoder des petitesses de ce monde ? Ecrire, Messieurs, ou tout simplement penser, témoigne d'abord que nous avons perdu l'âge d'or ; l'âge d'or est proprement cet état où, chacun étant satisfait, nul n'a le besoin d'écrire, ni même de penser. On vit et c'est tout, c'est-à-dire très peu si l'on se met à réfléchir, beaucoup si l'on ne pense à rien.

Les poètes et les romanciers chantent volontiers cet âge d'or, mais pas un n'accepterait d'y entrer si on lui en donnait la clé. C'est qu'il n'existe pas un bon écrivain qui ne préfère sa plume, sa feuille de papier et son bureau à tous les bonheurs possibles.

S'il a fait servir les figures évoquées dans les *Essais de psychologie contemporaine* à des fins particulières, qui relevaient de la clinique morale plus que de l'esthétique, il n'en est pas moins vrai que Bourget se révélait, dans cette œuvre, un des plus grands critiques de son époque. Ses essais n'ont pris, avec le temps, ni une lézarde ni une ride. Ils révélaient déjà ce qui allait devenir le pli caractéristique de leur auteur. En abordant le roman, il ne renoncerait point à ses habitudes de méditation ; il allait rester critique dans la fiction, et, dans la fiction aussi, un médecin qui veut se servir du livre pour conseiller, pour prévenir, pour atténuer les maux d'une société dont le malaise, depuis 1870, n'a fait qu'aller en croissant. Aussi, refusant de rester étranger aux événements de chaque jour et, d'autre part, fidèle à la leçon de Balzac, pendant les cinquante ans qu'a duré son activité littéraire, jamais Bourget n'a cessé de donner un rôle dans ses romans à ces incidents politiques ou à ces drames historiques qui marquaient d'après lui la marche implacable d'une désagrégation sociale.

Ses vues sur la politique.

a) Ne fut pas rétrograde.

Il serait heureux que l'on groupât, dans un seul ouvrage, toutes les vues de Paul Bourget sur la politique. On y reconnaîtrait qu'il n'a point été le philosophe rétrograde que ses ennemis ont essayé de peindre. On l'a jugé le plus souvent d'après le résumé de ses théories ou de brefs extraits, non point par une lecture sincère et approfondie. Je ne crois pas qu'il ait nourri à aucun moment un parti pris véritable, mais les fanatiques n'aiment point les esprits judicieux et modérés et le fanatisme a d'autant plus de chance de réussir que, comme les aveugles du célèbre tableau de Breughel, il ne peut pas voir où il va. Quand Paul Bourget cherchait les causes de nos maux, il les faisait, quoi

qu'on en ait dit, remonter bien au delà de la Révolution, et jusqu'à certaines erreurs de l'Ancien Régime, comme la diminution progressive du sens de la corporation. Il se considérait comme un clinicien qui étudie un corps de malade et qui veut établir d'abord un diagnostic perspicace. Si ce corps avait été bien portant, il n'aurait pas eu besoin de s'occuper de lui, mais devant les maux qui assaillent de toutes parts ce grand individu social, tourmenté par la fièvre et ne sachant où trouver le repos, il s'efforçait désespérément de remonter aux sources de ses souffrances et de leur chercher un remède.

L'avenir, Messieurs, dira à ceux qui nous suivront s'il s'est trompé ou non. Nous remarquons que le malade dont nous parlons n'interrompt ni ses plaintes ni ses mouvements désordonnés. On nous dit toujours que demain lui apportera, sinon la guérison, du moins un heureux état de convalescence. Mais demain a beau se lever, nous ne voyons naître ni l'une ni l'autre.

b) Monarchiste.

Si Paul Bourget, à une période de son évolution, devait, comme tant d'autres, conclure que la monarchie seule pouvait rendre à la France un emploi plus juste et plus harmonieux de ses facultés, ce n'était pas en vertu d'une foi aveugle à son égard, ni d'une conviction irraisonnée, mais par suite de la connaissance qu'il avait du caractère français, car si ce caratère s'irrite le plus souvent de la présence d'une autorité, il souffre encore plus d'en manquer. Aux yeux de Paul Bourget, la monarchie avait le grand mérite de nous protéger à la fois de la dictature et de la démagogie, chacune de ces deux formes engendrant fatalement l'autre ; elle avait aussi ce mérite de former un arbitrage supérieur, capable d'intervenir dans les crises graves, d'assurer, par sa propre durée, une continuité à une politique nationale, et, enfin, de faire rayonner par son propre éclat le prestige d'un mythe vivant, car, Messieurs, et nous le voyons en ce moment mieux que jamais, les nations se reposent plus volontiers sur la signification d'une humanité allégorique que sur des allégories sans humanité.

Le romancier.

Paul Bourget s'était déjà exprimé par la poésie et par la critique. Il est resté, jusqu'à la fin, fidèle à cette dernière, mais il lui fallait maintenant accomplir ses ambitions intellectuelles dans la forme qui lui paraissait la plus complète, la plus difficile et en même temps la plus passionnante de toutes : le roman. Il l'avait toujours aimé, il l'avait aimé d'instinct, comme tous ceux qui sont destinés à lui consacrer leur existence. Il l'aimait parce qu'il aimait à la fois la vie et la pensée et que le roman est une façon de créer les rapports de la vie et de la pensée.

On critique quelquefois le roman, Messieurs, parce que ses règles sont plus souples que celles des autres arts. On le critique aussi parce qu'il appartient peu à notre âge classique. Cependant, *Don Quichotte* et *Pantagruel* ont quelque droit à passer pour des œuvres classiques ; ce qui donne au roman moderne un certain droit à revendiquer, lui aussi, de véritables lettres de noblesse. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ce code soit indécis ; un beau roman suit les lois d'une construction intime aussi fatales, quoique moins visibles que celles du sermon, de la fable ou de la satire, genres qui passent pour conserver le canon des modèles qu'ils ont imités. Mêler dans une œuvre d'art l'épopée et la science, la philosophie et le mouvement, l'homme et la nature, la chair et l'esprit, le temps et l'éternité ; étudier l'individu dans sa vie secrète et dans ses rapports avec autrui, analyser l'évolution de la société et les mystères de la conscience, nous éclairer sur nous-mêmes, donner une âme aux choses, une physionomie vivante aux maisons, une volonté agissante aux cités, baigner chacun de nos actes, chacun de nos conflits, dans ce vaste monde qui nous enveloppe, nous éclaire et nous permet de communier à tout instant avec l'esprit universel, poursuivre l'inconnaissable et révéler le quotidien, faire sentir ce qui dure sous les apparences de ce qui passe, retrouver la magie du Cosmos et se faire l'annonciateur de sa poésie, tout cela, Messieurs, c'est l'art du roman. Mais il n'est possible, il n'est acceptable que si l'on soumet à cette vue générale des cas particuliers, si l'on respecte ces deux règles inflexibles, qui sont la soumission des faits aux caractères, et ceux-ci à l'observation du réel et à la connaissance de l'homme.

Aucun art n'est soumis au hasard, celui-ci pas plus que les autres. On me dira que ces lois ne sont pas visibles dans tous les romans, cela est vrai ; mais on a fait aussi, pendant un siècle et demi, de bien mauvaises tragédies.

Cette connaissance de l'homme est un des buts de la littérature. Mais l'attention aux individus et le respect du détail ne vont pas forcément de pair. Peu de romans d'analyse offrent la richesse d'interprétation et de vérité de *Don Quichotte*, de *Pantagruel*, de *Gulliver* ou des contes de Voltaire. Seulement ceux-ci sont nés, non pas avant la science, mais avant l'introduction de la science comme dogme infaillible.

Ce dogme régnait dans toute la littérature, lorsque Paul Bourget y fit ses premières armes. Il lui en est resté, dans sa conception du roman, une certaine timidité. Il n'aurait jamais osé écrire, comme son maître Balzac, *Séraphita* et *la Peau de Chagrin*. Ce fut là une restriction commune à sa génération, comme à celle qui l'avait précédé. Flaubert seul y a échappé, sous la pression d'une imagination toute-puissante, que l'observation quotidienne ne pouvait guère retenir longtemps.

Paul Bourget avait entrevu que l'on pouvait se servir, dans la fiction, des acquisitions de la psychologie scientifique. Herbert Spencer, Darwin, Taine, William James, Ribot venaient de créer une méthode qui renouvelait les notions que l'on se faisait de la conscience et qui leur donnait quelque chose de rigoureux. Cela plaisait à un souci de vérité, un peu puritain, né sous le Second Empire. La philosophie de Taine l'engageait dans une conception particulière. Mais ici il se trouvait engagé dans une impasse : ou le roman scientifique deviendrait une expérience romancée et renoncerait presque à être un roman, ou il faudrait qu'il abandonnât la science et qu'il respectât les usages du genre romanesque. Cela comporte deux impératifs : d'abord qu'il faut pouvoir être lu ; ensuite que la vie intime des individus est peu de chose tant qu'elle ne se révèle pas dans les actes. Le romanesque de Paul Bourget, qu'on lui a injustement reproché, n'est que la mise en pratique de cette idée gœthéenne que l'action seule a un sens ; et que pour le reste, tendances, velléités, sentiments latents, rêves, anxiétés, attente, ce sont là des états de conscience qui sont réservés aux psychiâtres plus qu'aux romanciers, ou plutôt que les nuages qui précèdent l'orage ne prennent leur véritable sens que lorsque la foudre éclate et que les éclairs ouvrent le ciel. La plupart des romans contemporains sont consacrés à des orages qui n'éclatent jamais.

Les drames de la vie vus à travers des consciences.

Nous voici donc en 1884. *L'Irréparable* voit le jour. De cette année à celle qui précédera sa mort, pendant cinquante ans, Paul Bourget publiera des romans et des recueils de nouvelles, tant grandes que petites. Au milieu de son œuvre, cette imposante chaîne de livres forme une sorte de véritable Massif central. Nous en distinguons les sommets spirituels, ces hauteurs où se forment les tempêtes de la passion et battent les grands coups d'ailes de la foi : *Crime d'amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *le Disciple*, *Cosmopolis*, *Une idylle tragique*, *l'Etape*, *l'Emigré*, *le Démon de Midi*, *le Sens de la mort*, *Nos actes nous suivent*. Voici des sommets moins importants : *Un cœur de femme*, *la Terre promise*, *Un drame dans le monde*, *la Geôle*, *le Fantôme*, enfin, d'une si rare délicatesse. Si l'on veut juger cet ensemble à vol d'oiseau, que voyons-nous que nous ne trouvions point chez de précédents romanciers ? Car, Messieurs, à l'égard de tout écrivain, la question préalable qui se pose est celle-ci : qu'a-t-il apporté qu'aucun autre n'aurait pu dire à sa place ? Le monde littéraire est moins peuplé d'auteurs autonomes que d'ombres qui leur ressemblent, de doubles qui se poursuivent et de reflets qui s'échangent. Or, la grande originalité de Paul Bourget a été de nous révéler les drames de la vie, vus à travers des consciences. Ce sont des tragédies qui prennent leur couleur presque hors du conflit qui les a déterminées ; elles nous apparaissent dans l'enchevêtrement des réactions intimes qu'elles produisent. Si j'avais à faire ici une réserve, ou plutôt si je devais indiquer jusqu'où va le retentissement de ces duels dans un être, je dirais que la sensibilité de cet être est ébranlée plus que sa vie profonde, plus que son âme. Ce n'est pas que dans les conclusions de ses livres Paul Bourget ne mette celle-ci en jeu ; mais elle n'intervient alors qu'en qualité d'âme chrétienne et déjà toute vouée à des règles religieuses, se présentant de l'extérieur et de l'enseignement théologique, plutôt qu'à cette contrainte secrète, à cette ascèse, à cet appel spirituel qui conduisent à la vie mystique.

Les romans de Paul Bourget ne mettent pas seulement en action des sujets de tragédie : à la tragédie, ils empruntent encore leur cadre et leur mouvement ; ce n'est pas une nouveauté que de dire que le roman français a pris naissance dans le berceau de la tragédie grecque, alors que le roman nordique naissait de l'épopée. Les personnages que l'auteur étudiera sont avant tout les hommes qui sont apparus sur la scène du monde autour de 1880. Mais Paul Bourget leur donne deux des traits les plus significatifs de son propre caractère : l'un qui suivit le goût de sa jeunesse, l'autre, le pli profond de sa nature. Le premier fait de presque tous des intellectuels, et jusqu'à *l'Etape*, des dilettanti et des épicuriens ; le second en fait des scrupuleux. Le scrupuleux peut être une âme d'une délicatesse exceptionnelle, qui craint de peser trop lourdement sur la glace fragile des relations humaines, il peut être aussi un imaginatif qui se représente trop vivement sa propre souffrance et celle d'autrui, enfin, il est souvent un individu à la volonté chancelante, qui retient ses actes à mesure qu'il les délivre de soi et qui se partage entre l'hésitation et le repentir. Les personnages de Bourget incarnent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces scrupuleux ; il est vraisemblable que lui-même tenait de la nature ces trois formes du scrupule.

Ici, il nous faut distinguer : quand nous disons qu'un homme, et qui écrit, montre dans ses livres son véritable caractère, nous ne voulons pas affirmer qu'il se conduit exactement comme ses héros, mais qu'il l'aurait fait s'il avait été seul et complètement libre de ses actes. Ces êtres qui demandent à vivre, il leur permet de s'incarner et d'incarner ce qu'il aurait pu devenir lui-même si les circonstances l'avaient permis. La prédominance d'un même individu dans l'œuvre d'un homme indique fatalement sa vérité la plus profonde. Je sais que Shakespeare n'a jamais pu se consoler du spectacle de la perfidie et de la méchanceté humaines. Je sais que Racine n'a jamais pu se représenter les passions du cœur que sous leur forme la plus violente, la plus exaspérée et la plus meurtrière. Je sais que Paul Bourget a vécu les heures les plus longues de sa vie à méditer sur la jalousie et sur le scrupule et peut-être même à en souffrir.

A partir du *Disciple*, Paul Bourget a été frappé de l'état de désordre de la France. Il en a été frappé à la suite de ses voyages en Angleterre, où il voyait une société hiérarchique se maintenir en faisant coexister le présent et le passé ; de ses voyages dans une Amérique, où il voyait une société vivre en faisant coïncider le présent et l'avenir. Il cherchait à comprendre pourquoi, en France, passé, présent et avenir sont incapables de se tolérer. Il en découvrait la cause dans la révolution de 1789, qui a voulu déraciner tout d'un coup la France d'un passé qui n'était pas mort et lui imposer un présent qui n'avait pas la force de vivre seul. De là ce déchirement interne dont tous les Français souffrent depuis le XIXe siècle, et qui n'est pas près de finir. Il a cherché, à différentes reprises, un remède à ce mal ; il l'a étudié plus particulièrement dans plusieurs romans, comme *l'Etape* ou *l'Emigré*.

Ce n'est là, je le répète, qu'une vue à vol d'oiseau de son œuvre romanesque ; les différences d'un livre à l'autre sont notables et il faudrait les grouper par famille : romans de pure analyse, comme *l'Irréparable*, *André Cornélis* ou *le Fantôme*, romans de psychologie dramatique comme *Cosmopolis* ou *Une Idylle tragique*, romans d'expérience sociale, comme ceux que je viens de nommer tout à l'heure.

Si je m'abandonne à mes souvenirs, si j'essaye de me représenter ce grand ensemble de livres, je pense peut-être moins à tel ou tel titre qu'à telle scène qui marque ma mémoire. Des conflits pathétiques se raniment sous mes yeux ; les hommes, les femmes qui sont engagés dans ces luttes où leurs intérêts les plus précieux sont en jeu, je les considère, je les entends, je sais où ils ont habité, les rues où ils ont passé, les pays qu'ils ont traversés ; c'est une foule qui m'oppresse, qui m'assaille et à laquelle je ne puis résister. J'y distingue des visages amis et des figures que je repousse, c'est une humanité au milieu de laquelle j'ai vécu, comme j'ai vécu dans celle de tous les grands créateurs ; et des milliers d'êtres ont fait comme moi.

« Le Disciple, »

En 1889, Paul Bourget publiait *le Disciple*. Quand il m'arrive de rencontrer des hommes qui ont fait alors leur entrée dans la vie et lorsqu'ils me parlent de ce livre, ils le font comme s'il s'agissait d'un événement de leur destin. En incarnant, dans une de ces confessions conformes à la tradition de notre roman d'analyse, le drame de conscience de l'homme d'après-guerre — de l'après-guerre de 1871, — partagé entre la découverte de la science rationaliste et les réalités nouvelles auxquelles il devait se plier, Paul Bourget écrivait un des plus grands romans français ; mais il poussait un cri d'alarme et, d'autre

part, il indiquait que chez lui le moraliste allait l'emporter sur le conteur, et le philosophe sur le poète.

J'ai relu, ces jours-ci, la préface du *Disciple*. Cette préface sonore figure le pivot de la nouvelle vie française ; je l'ai relue avec mélancolie, avec plus de mélancolie encore, j'ai mesuré les espérances que Bourget se forgeait en 1889 et leur aboutissement. Si quelqu'un lui a reproché de s'être laissé aller, à la fin de sa vie, à une certaine amertume, cette préface l'explique. Car les maux dont, aux yeux de Bourget, la France souffrait en 1889, n'ont fait que s'étendre et se multiplier depuis. La terrible épreuve de la guerre de 1914, sur laquelle Paul Bourget comptait pour régénérer moralement notre race, a plus douloureusement précipité les choses, si bien que ce matérialisme, dont le romancier condamnait les effets dans *le Disciple*, est aujourd'hui une loi plus forte encore qu'elle ne l'était alors. Nous pourrions, en méditant sur cette préface, nous dire que Paul Bourget s'est trompé, qu'il n'a pas voulu accepter un ordre de choses tout nouveau, qu'il a opposé à l'homme d'hier, auquel il restait exagérément fidèle, un homme dont il refusait de comprendre l'éthique nouvelle et son avenir. Nous préférerions même le penser plutôt que de nous affliger devant le spectacle de notre temps et parce que, pour avoir le courage de vivre et de vivre utilement, il faut avoir foi dans l'avenir. Malheureusement, ce rafraîchissement de l'individu par la nécessité du sacrifice, cette exaltation de la vie nationale et des traditions les plus continues d'une race, ce retour à un idéal sévère, nous les voyons s'opérer sous nos yeux, dans des pays qui ne sont pas éloignés du nôtre. Alors qu'aujourd'hui encore nous souffrons des désordres de notre pensée, des égarements de nos caprices, nous pouvons voir que d'autres peuples connaissent l'unité de conscience et considèrent que le plaisir personnel et l'indifférence à l'intérêt commun sont des erreurs quand ils se généralisent. Dans la confusion qui a suivi la guerre, il eût été facile de faire momentanément un effort de pénitence et d'austérité si l'on voulait vaincre le destin.

Cette confession de Robert Greslou demeure la page culminante de l'œuvre de Paul Bourget ; il s'y montrait à la fois le meilleur élève de Stendhal et de Balzac. Il y étudiait l'influence de l'œuvre scientifique de Taine ou de Renan sur les hommes de son temps. Mais comment critiquer une influence ? L'humanité se compose de deux séries parallèles d'individus, ceux qui ne cherchent pas, qui se contentent de réponses satisfaisantes qu'on leur a données dès l'enfance pour les rassurer, et ceux qui apportent en naissant cette anxieuse nécessité de tout examiner et de tout comprendre par eux-mêmes, ceux qui veulent soulever le voile d'Isis et connaître le secret du monde.

Il voulait accorder à la fois la grâce chrétienne et la rigueur d'un univers mathématique.

Un auteur anglais écrivait récemment que le milieu du XIXe siècle avait été marqué par une orgie de triomphes scientifiques. Ce fut au milieu de cette orgie que Paul Bourget se forma. La théorie transformiste, l'évolutionnisme d'Herbert Spencer avaient conquis un grand nombre d'esprits. Il semblait que tout au monde pût devenir explicable et que les lois fussent à la fois générales et accessibles à l'esprit humain. Il y eut, à cette époque, une foi unique dans la science, parce que cette science elle-même paraissait unique. Ce n'était plus Dieu créant le monde, c'était la science recréant le monde, mais le recréant comme Dieu, c'est-à-dire à la façon d'une chose toute simple. Nous avons su depuis qu'il fallait déchanter. La science aujourd'hui nous découvre un monde beaucoup plus subtil, où les lois ne sont plus perceptibles à l'esprit humain qu'à la condition que celui-ci abandonne ses propres modes de raisonnement et veuille bien se soumettre à quelque chose qu'il peut à peine deviner. Autour de 1870, on ne soupçonnait pas encore ces lendemains énigmatiques. Ce fut la folie des hommes de cette époque que de vouloir faire déborder la science sur toutes les manifestations de la vie. Nous devons à cette folie du XIXe siècle la plupart des maux dont nous souffrons et particulièrement ceux qui nous menacent le plus tragiquement ; ce sont les hasards qui font le monde, ce ne sont pas les méthodes. La science contemporaine souscrit elle-même à ces hasards, mais l'homme moyen ne le sait pas encore et sans doute ne le saura-t-il jamais, parce qu'il a besoin d'idées simples, n'ayant pas besoin d'idées.

Un de vos illustres confrères, Messieurs, devait proclamer quelques années après la faillite de la science, mais la science ne pouvait faire faillite qu'en tant qu'elle n'était pas la vraie science. La science se résume dans un ensemble de recherches passionnées, d'hypothèses quelquefois hardies et d'explorations qui aboutissent parfois à une incontestable vérité générale. Si elle est grande par ses résultats, elle est grande aussi par sa prudence : elle a renoncé à expliquer la loi universelle du monde, elle se contente d'en connaître les règlements privés. Il y a fallu des siècles, la patience et le génie de milliers d'hommes. Ce sont les faux savants, ce sont les mystiques de la physiologie et les fanatiques de la critique historique qui ont voulu lui soumettre la métaphysique et nous interdire les miracles quotidiens de la vie intérieure. J'évoque ici, à peu d'années de distance, des ombres d'idées aussi mortes que les fantômes que le pieux Enée, selon Virgile appelait à lui sur les rives du fleuve infernal, car il arrive le plus souvent que des hommes, qui ne furent grands que par les idées qu'ils ont exprimées, durent plus longtemps dans la mémoire des hommes que ces idées mêmes, qui ont fait leur gloire.

Paul Bourget s'éleva au milieu de ces théories nouvelles ; fils d'un mathématicien, petit-fils d'un ingénieur, ayant le goût de la rigueur scientifique et subissant même, sans le savoir, une certaine tendance à considérer le monde comme une mécanique, il ne pouvait pas ne pas souscrire à un ensemble de vues qui avait pour but de résoudre les problèmes par des équations. Mais son intelligence n'était pas d'accord avec son âme. Religieux par toutes ses fibres, ayant un souci inné de la délicatesse morale, il portait en lui, par une fatalité douloureuse, sa propre contradiction. Toute son œuvre est le résultat de cette contradiction. Il s'est débattu à travers tous ses romans afin d'accorder à la fois la grâce chrétienne et la rigueur d'un univers mathématique. La vraie tragédie de ses livres réside peut-être là plus encore que dans leur sujet même ; la tragédie était dans le cœur et la pensée de l'homme qui les avait conçus.

« Cosmopolis. »

La vie religieuse, problème essentiel.

Nous savons peu de chose de sa propre évolution puisque son testament a interdit la publication de ses lettres et qu'il a pensé qu'une œuvre se suffisait à elle-même pour expliquer un homme. Elle l'explique moralement et littérairement, elle ne l'explique

pas historiquement. Paul Bourget ne nous a jamais dit comment le jeune homme élégant, cosmopolite, universellement fêté, mondain, célèbre, que le succès couronna après l'apparition de ses premiers romans, devait devenir, quand il écrivit *Cosmopolis*, c'est-à-dire vers 1894, ce catholique ardent, qui ne voyait plus dans notre univers, comme il l'a dit lui-même, que le monde de la chute et du repentir et qui devait se retirer si vite de cette société qu'il avait tant aimée et qu'il a quittée, en réalité, très jeune, c'est-à-dire au moment de son mariage, pour devenir l'homme que nous avons connu beaucoup plus tard, ce juge amer et un peu misanthrope, aux sublimes élévations de pensée, mais d'un tel effacement de soi-même et pour qui la vie religieuse était devenue le problème essentiel. Nous pouvons deviner ce qui fait le passage de l'un à l'autre ; nous ne le savons pas précisément. Aucun témoignage formel ne nous le dit. *Le Disciple* a été la borne médiane de cette évolution ; dans *le Disciple* se sont heurtées les deux natures de Bourget : son esprit, formé par la science, et son âme, formée par la foi. Il a cru peut-être se débarrasser du premier en faisant tuer Robert Greslou, comme Gœthe a rejeté loin de lui le romantisme en armant le pistolet de Werther, mais Robert Greslou n'a pas cessé de vivre en lui. Dans *le Disciple*, Paul Bourget combattait le déterminisme, mais il le prouvait. Il refusait de l'admettre en même temps qu'il le déclarait juste. Il lui demeurait soumis en se révoltant contre lui. L'expérience de Robert Greslou ressemble à un réquisitoire qui deviendrait une apologie.

Si le déterminisme était une erreur, Robert Greslou, qui obéissait à ses conséquences, aurait dû être sauvé par le hasard ; cela aurait prouvé, sinon toutefois que ce monde est libre, du moins qu'il est imprévisible.

Il est revenu à Dieu par raison.

Ce retour au catholicisme a donc eu lieu dans une ombre intérieure dont nous ignorons presque tout. On peut toutefois considérer que ce n'est point un élan mystique qui a porté Paul Bourget à Dieu ; il est revenu à lui par raison et parce qu'il avait besoin de considérer que le monde devait trouver sa nécessité dans une règle supérieure. Sa foi n'était pas optimiste, mais pessimiste et farouche. Il y avait en lui, comme chez beaucoup de Français, un jansénisme latent. Le souci du péché le préoccupait plus que l'espoir de la réconciliation éternelle de l'âme et de son Créateur. La tristesse que le mal lui inspirait l'obligeait à chercher son origine. Il ne pouvait s'affranchir de son ombre, mais pour qu'il y eût péché il fallait bien qu'il se trouvât une loi suprême, à laquelle l'âme contrevînt. L'erreur est la preuve la plus absolue qu'une vérité existe. C'est l'existence de Dieu qui donne au désordre apparent de ce monde un ordre invisible et qui rend ainsi son équilibre à l'univers.

J'essaye ici d'interpréter les réflexions que Paul Bourget a dû faire à cette période de sa vie, ou plutôt de les résumer, sans puiser dans ses textes, où nous trouverions le résultat de ses méditations plutôt que leur cheminement à travers son esprit. Un jour que je causais, avec lui, de ces problèmes sur lesquels il gardait toujours une extrême réserve et cette pudeur ombrageuse que vous lui avez connue, il me dit avec gravité : « Vivre m'est devenu austère ». Je devais retrouver cette phrase deux ou trois ans après, dans un roman nouveau. Au moment où il l'a prononcée, elle a éclairé pour moi toute une phase de son évolution.

Nous pouvons, Messieurs, nous représenter l'angoisse d'un intellectuel quand il se trouve arrêté à la croisée de deux chemins, mais notre clairvoyance ne considère que le résultat. Tout nous est obscur des démarches souterraines de l'âme, des échos venus d'ailleurs, des aides purement divines qui lui ont permis de voir qu'elle hésitait à une bifurcation. En réalité, toutes les circonstances de sa vie, tous les drames de la France poussaient Paul Bourget dans sa voie. Nous savons par certains de ses écrits le sursaut d'indignation qu'il éprouva lorsque des lois nouvelles, longuement et perfidement mûries, et qui prévoyaient à longue échéance toutes les conséquences de leurs entreprises, arrachèrent des milliers d'âmes à cette tradition catholique, qui a été la plus forte armature de notre pays.

Préface aux « Limites de la biologie » du Dr Grasset

La confiance de Paul Bourget dans la valeur de la vie spirituelle était trop grande pour qu'il ne fût pas bouleversé par les dangers d'une conception, créée en partie par des hommes de science, au profit d'un dogme matérialiste. Dans une préface peu connue, qui se trouve en tête d'un livre du professeur Grasset sur *Les limites de la biologie*, il formule précisément sa pensée. Cette préface porte la date de 1905 : « Une vue très vraisemblable, mais toute métaphysique, c'est-à-dire non démontrée scientifiquement, nous fait seule concevoir la totale unité du *Cosmos*. Le monde ne se présente à nous, quand nous nous en tenons à l'observation, que fragmenté, que distribué en séries de phénomènes parallèles et distincts. Nous constatons ainsi qu'il y a des groupes de faits psychochimiques, des groupes de faits physiologiques, des groupes de faits mathématiques, des groupes de faits psychologiques, des groupes de faits sociaux, des groupes de faits religieux. Ces faits sont, pour notre expérience, irréductibles les uns aux autres, même quand notre raison ne se satisfait pas d'une telle multiplicité. »

Paul Bourget, qui était l'ami du professeur Grasset, a reconnu, à la mort de celui-ci, qu'il lui devait beaucoup. Le savant médecin l'avait aidé à prendre conscience de ce fait qu'aucun des arguments opposés à une interprétation spirituelle de la vie humaine n'avait de valeur scientifique. On peut supposer le bénéfice moral qu'il tira des entretiens qu'il mena souvent à Montpellier avec le Dr Grasset et le cardinal de Cabrières, lui qui avait plus que tout le souci de la vérité et qui redoutait de ne pas faire une place assez exacte à l'observation.

La création littéraire a donné à Paul Bourget ses plus grandes joies. Il parlait du travail avec allégresse, mais comme d'un exercice presque pieux. Le suprême éloge qu'il pût faire d'un de ses confrères avait trait à la constance professionnelle, au respect et à l'amour de son art. Les chagrins qui ont cruellement pesé sur sa vie, dans ses dernières années et qui succédaient à de longues angoisses, ont pu le torturer ; ils n'ont ébranlé ni son stoïcisme ni le courage avec lequel il se remettait à sa table. Quand il exposait à l'un de ses jeunes amis le sujet d'un roman ou d'une nouvelle qu'il était en train d'écrire, il était transfiguré. L'écoutant ainsi, il me semblait avoir affaire, non pas à Paul Bourget lui-même, ou à Paul Bourget tout seul, mais au romancier en soi, à l'homme que la nature a vraiment créé pour organiser des images humaines, à la fois différentes de celles que nous nous présentons les uns aux autres et cependant semblables à ce que nous sommes, dans notre vie authentique. Combien de fois l'ai-je vu s'arrêter dans une phrase, étranglé par l'émotion, la

voix défaillante, les yeux pleins de larmes! C'est à la fois la conviction de l'enfant et la foi du poète. Rien ne se fait de valable en dehors de cet enthousiasme sacré, qui mêle je ne sais quoi de dionysiaque au déchirement des naissances de l'esprit.

Dernières années.

Quand j'ai connu Paul Bourget, le crépuscule de la vie descendait déjà sur lui. Il n'avait plus l'âge des grandes découvertes. Il avait atteint celui des constatations implacables. Si grande que fût sa courtoisie, si charmant que fût son accueil, j'avais le sentiment que je venais le déranger au milieu des figures qu'il inventait et qui le consolaient sans doute de tant d'expériences personnelles. L'idéalisation des figures qu'il a créées n'avait peut-être pas d'autre cause. Il accompagnait souvent ses paroles, quand il vous quittait, d'un rire bref, qui était comme une façon secrète de prendre congé, tantôt de vous, tantôt de ceux au milieu desquels il vivait et qu'on ne voyait pas. Cette tête lourde et massive, cet œil où la pensée semblait se concentrer presque douloureusement, ce visage solide, encore terrien par l'énergie, où la vitalité se marquait par tous les traits, l'énergie par le contour du menton, l'angoisse et la méditation par les rides qui sillonnaient le front, ces fortes épaules qui semblaient pousser le front en avant, cette éloquence dans les paroles, qui n'était jamais oratoire, cette perpétuelle richesse d'idées, ces formules si fortes, si remarquables, tantôt par leur causticité, tantôt par la concision de leurs raccourcis, tout cela forme pour moi un ensemble d'images et de souvenirs, où je retrouve la figure centrale de ce grand éveilleur d'idées.

Les dernières années, il s'isolait de plus en plus. Il vivait dans les méditations plutôt qu'au milieu des hommes. Ceux-ci lui apparaissaient tous sur le même plan, où il ne retrouvait plus que des fantômes ou des théories. Toutes les époques se confondaient à ses yeux ; il n'en voyait que les ressemblances. Les grands vieillards ont ainsi le privilège de contempler la vie du même œil que les dieux : le temps fond sous leur regard.

Une conscience lucide et une expérience sans naïveté.

Dans toutes les branches de l'activité intellectuelle où nous l'avons vu, Paul Bourget a apporté un élément personnel, le témoignage d'une conscience lucide et d'une expérience sans naïveté. Selon ses tendances, chacun choisira en soi l'écho de ses propres préférences. Pour moi, je me plais surtout à voir en lui un des grands romanciers du XIXe siècle ; admirateur de Stendhal, héritier de Balzac, il forme, avec Barbey d'Aurevilly, une des articulations maîtresses qui joignent nos derniers psychologues à leurs ancêtres. C'est un des honneurs de la France littéraire, au XIXe siècle, que d'avoir su unir à l'étude des mœurs et de la société, l'analyse de l'homme intérieur. Il sera impossible d'étudier et de connaître cette histoire du roman, sans donner à Paul Bourget la place qu'il mérite et qu'il ne perdra jamais.

Messieurs, les historiens de l'avenir verront apparaître le roman du XIXe siècle et de la partie déjà écoulée du XXe comme une formidable forêt aux aspects innombrables. Ainsi considérons-nous le drame anglais du XIVe siècle. Cette forêt pourra déconcerter les explorateurs les plus subtils par ses méandres et par ses ombres, par la multiplicité de ses perspectives. Mais si elle garde des parties obscures, certaines de ses allées apparaîtront dans une magnifique lumière. L'œuvre de Paul Bourget n'y constituera pas le plus vaste des arbres, mais un de ces chênes robustes, et en partie indestructibles, dont la présence et l'exemple sont vivifiants et qui répandent autour d'eux l'ombre la plus large et la plus exaltante.

Réponse de M. Georges Lecomte

EDMOND JALOUX

MONSIEUR,

Il est un titre que tout membre de l'Académie française porte une fois dans sa vie et seulement pendant deux heures : celui de « récipiendaire ». Si ce mot n'est peut-être pas d'une beauté parfaite, la situation qu'il désigne passe pour être assez enviée. Même après avoir obtenu nos suffrages, un nouvel élu n'appartient réellement à notre Compagnie que si, par son discours de réception, il se prête à l'accomplissement des rites que ce titre comporte.

Hâtez-vous d'en jouir, car déjà vous voici à la moitié de votre privilège. La peau de chagrin se rétrécit. Vous venez d'en profiter pour nous lire de fines et nobles pages. Ce qui ne saurait nous surprendre. Vous nous en avez donné l'habitude.

Or, voici que, cette dernière heure de votre règne parmi le bruit honorifique des armes, l'émouvante sonnerie « aux champs » et les acclamations de vos admirateurs, je vais, selon une tradition trois fois séculaire, la tourmenter par des traits barbelés et des paroles un peu malicieuses de bienvenue.

Une existence « magnifiquement monotone ».

Malgré la qualité, la richesse et la diversité de votre œuvre, vous êtes, Monsieur, pour le directeur chargé de vous accueillir, le moins avantageux des récipiendaires. Votre existence, magnifiquement monotone, n'est faite que de vos travaux, de vos études, des émois que les œuvres et les hommes vous ont donnés. Depuis que vous êtes en âge de lire, d'écrire, de comprendre et d'interpréter les rumeurs du monde parvenant jusqu'en votre solitude juvénile, de découvrir les tragédies et les comédies de la société contemporaine, vous avez vécu avec la plus noble ferveur intellectuelle parmi les livres qui vous révélèrent la beauté et les hauts esprits de toutes les époques, ensuite, lorsque cet enivrement vous mit la plume à la main, devant votre écritoire.

Voilà toute votre histoire. Pour le confrère ayant mission de répondre à votre discours, elle est aussi désespérante que noble. Quel parti et quels brillants effets voulez-vous qu'il en tire ? Pas d'aventures. Un de nos anciens sous la Coupole a dit : « Nos plus belles aventures sont nos pensées. » Avec quelle rigueur, pour le plus grand dam de vos biographes futurs, vous vous y êtes conformé! Pas d'aventures. Pas de singularités ni de manies pittoresques. A votre sujet, aucune plaisante anecdote que l'on puisse rapporter. Votre œuvre prouve bien que vous avez le goût de la fantaisie. Mais c'est celle des autres que vous nous contez, d'ailleurs avec beaucoup de charme et d'amusement contenu. La vôtre est dans vos livres et non dans votre vie.

Au cours de votre carrière, vous n'avez pas rédigé le moindre manifeste ni fait claquer de drapeau neuf, ou prétendu tel, au-dessus d'une fougueuse cohorte rassemblée autour de vous. Vous n'avez pas prétendu rénover la littérature française et prophétisé impérieusement que, sous l'influence de votre groupe, elle s'orienterait désormais vers des altitudes jamais atteintes. Fiers, naïfs, touchants espoirs de la vingtième année!

Et peut-être, Monsieur, même à l'âge de toutes les irrévérences, n'avez-vous jamais brocardé ni malmené l'Académie française pour les choix qu'elle fait et pour ceux qu'elle ne fait pas ! Peut-être ne vous arriva-t-il jamais de lui reprocher, en une volée de mots acerbes et vengeurs, de ne pas élire vos amis aussitôt que vous le souhaitiez ? Un tel manquement à une amusante tradition, trois fois séculaire aussi, révèle en vous ce que l'on appelle, suivant un mot très en faveur aujourd'hui, un remarquable « non conformiste ».

Provençal ayant l'aspect d'un Nordique.

Voilà que, à force de déplorer — pour la commodité de mon discours — l'absence de pittoresque dans votre vie uniformément laborieuse, je me remémore d'autres particularités : La Provence est votre petite patrie. Vous la connaissez bien puisque vous y avez vécu toute votre jeunesse. Dans l'un de vos premiers romans, *les Sangsues*, écrit au cœur de votre ville natale, vous parlez, à propos d'une de vos héroïnes, de « l'exagération des témoignages extérieurs habituels à son caractère de Méridionale exubérante et superficielle ». Si l'on en juge par maints autres passages de vos livres, cette abondance de paroles et de gestes serait plutôt fréquente chez vos compatriotes, dont on aime la bonne humeur, la verve, la joie de vivre. Or, vous, Monsieur, vous êtes impassible, renfermé, peu prodigue de mots et de mouvements. N'étaient le fin regard amusé, qui parfois brille sous les verres de vos lunettes, et certains discrets sourires dont s'anime de loin en loin votre visage immobile et mat, on penserait en vous voyant, plutôt qu'à un ardent Provençal, à quelque Hindou sereinement méditatif ou encore à quelque « bouddha doré », pareil à celui dont « l'air paterne et bon » mettait tant de placidité dans le salon de la charmante et douloureuse femme d'un de vos plus beaux romans : *le Reste est silence*.

Comme si parfois la figure d'un homme, son habituelle façon d'être réussissaient à créer autour de lui l'atmosphère qui lui convient le mieux et la plus favorable à la réalisation de ses désirs, lorsque vous avez bien légitimement exprimé celui d'être élu à l'Académie, une grande paix s'établit autour de votre candidature. Tout juste se proposa, et avec une bonne grâce vraiment peu combative, un concurrent ami, que chacun sentait désigné, après vous, pour une victoire prochaine. Alors qu'il y avait un peu de houle, de fièvre, d'incertitude pour les fauteuils disputés en même temps, personne ne vint troubler la quiétude de cet aimable tête-à-tête. Il semble que votre sérénité coutumière ait tout naturellement dominé la tempête. Votre tranquille succès fut à votre ressemblance.

Vous êtes de Marseille, Monsieur, et vous n'avez pas le moindre accent marseillais. Coquetterie ou gageure, ou encore non-conformisme ?

Lorsque, après vos premiers livres, il vous arriva de faire quelques brèves apparitions à Paris, le jeune romancier que vous étiez, à la fois timide et maître de lui, impassible et discrètement ironique, n'avait déjà plus ce sonore, ce magnifique accent de terroir. Par quel prodige vous en étiez-vous affranchi dès votre naissance ?

C'est à ce moment que je vous connus. Il y a de cela un quart de siècle. J'étais alors directeur littéraire du journal *Le Matin*, et, très frappé par l'émotion humaine, la finesse psychologique, le charme, la poésie de vos premiers romans — pouvais-je me douter que, vingt-cinq ans plus tard, j'aurais le plaisir de dire sous la Coupole du Palais Mazarin ce que, dès cette époque, j'en pensais ? — je vous écrivis pour vous demander des contes.

Sans doute, sur un renseignement d'éditeur, c'est à Marseille que je vous adressai ma lettre. Mais je crus que vous y faisiez quelque séjour d'hiver. Rien, dans vos livres si nuancés et dans vos paysages bien jolis mais toujours discrets, ne révélait un autochtone.

Vous ayant demandé de venir me voir à Paris, lorsque j'eus le plaisir de causer avec vous, votre aspect flegmatique, vos gestes retenus, votre parole mesurée me donnèrent la certitude que vous étiez un Septentrional, passagèrement transplanté dans une région d'ardente vie extérieure. Je me demandai même si vous n'étiez pas quelque secret Asiatique avec une lueur furtivement narquoise dans son calme regard, venu finir ses études sur le rivage méditerranéen. Comme je ne m'étais pas permis d'interroger un homme si réservé, on m'étonna beaucoup en me disant que vous êtes un pur fils de cette Cannebière dont la gaieté nous est un enchantement. Pendant quatre années, vous nous donnâtes d'attachants récits tout grondants de passion profonde et pathétique, riches d'âmes tourmentées et d'originaux personnages. Réunis en plusieurs volumes, sous de fort beaux titres où l'on retrouve le poète qui est en vous, vos contes de ce temps-là et ceux que vous ne cessez de publier constituent une part très importante de votre œuvre. En même temps que romancier et critique, vous êtes un très attachant conteur. Mais l'ensemble de vos récits n'a rien de spécifiquement marseillais.

Pourtant, c'est dans cette ville que vous vous êtes formé, qu'ensuite vous vous êtes fervemment initié, par d'immenses lectures, à la vie intellectuelle de notre temps. C'est là que, méditatif et replié sur vous-même, vous avez écrit vos premiers livres et goûté la joie de vos premiers grands succès.

Souvenirs de jeunesse.

Pendant plus de vingt années vous avez habité la même maison, qui devait être la plus paisible du quartier le moins mouvementé de Marseille et, je me plais à le croire, la chambre la plus tranquille de cet appartement sans bruit. Vous étiez âgé de 9 ans lorsqu'en 1887, vous y êtes entré et vous veniez d'atteindre la trentaine lorsque, en 1908, vous en êtes parti. Là, pas d'autres événements que le travail de votre pensée. Mais de quels fiévreux rêves, de quels personnages et constructions imaginaires ce décor s'est peuplé ! Le jour même où nous venions de vous élire, la locataire actuelle de ce logis, qui est certainement une femme de qualité, vous écrivit, dès que les ondes lui eurent apporté la nouvelle de votre élection, une lettre bien touchante où elle vous disait : « J'étais dans ma chambre quand la radio fit connaître votre élection à l'Académie. Cette chambre est la vôtre : 6, rue des Tonneliers. Et il me semblait que c'étaient les murs mêmes qui m'annonçaient votre succès et me parlaient de vous. » Je ne garantis pas le texte de cette lettre, mais c'en est l'esprit et le sentiment. A côté de vous lorsque vous l'avez ouverte, je sais quelle douce émotion bouleversa votre apparente impassibilité.

A cette minute, sous le choc de ce délicat message, tous les souvenirs de votre jeunesse se sont dessinés dans votre mémoire : la douceur du foyer familial, la vigilante tendresse d'une mère infiniment délicate et sensible qui, non contente de vous tenir à l'écart des réalités de la vie, parfois brutale même pour l'enfance, vous contait de féeriques histoires, se plaisait à vous faire des lectures enchan-

teresses et trouvait dans son imagination de beaux récits pour satisfaire la vôtre, déjà éveillée, curieuse et fort exigeante.

La vie de ce foyer où vous avez si douillettement grandi était d'ailleurs assez grave et un peu austère en son atmosphère ouatée. Tout petit, vous y voyiez passer des soutanes de prêtres, vous y entendiez la sereine gaieté, si fraîche et ingénue, de religieuses. Deux oncles de votre père furent vicaires généraux de diocèses en Provence et quatre de ses sœurs se dévouèrent, sous la robe de divers Ordres, au soulagement des malheureux ou à la prière. L'une d'elles était Fille de la Charité, les trois autres furent Sœurs de la Visitation en un couvent de Marseille, où le souvenir de leur tante, qui les avait précédées sous le voile, était encore vivant.

Madame votre mère — à qui, tant elle était bonne, il vaut mieux restituer ce nom de « maman », sous lequel, même avec nos cheveux blanchis, on pense toujours aux adorables disparues qui nous élevèrent tendrement — votre maman avait à ce foyer une existence en complet accord avec lui. Confinée dans les soins physiques, moraux, intellectuels qu'elle donnait à son unique enfant, elle n'éprouvait pas le besoin de sortir ni de se distraire. En souriant elle comptait le nombre de soirées que, tout au long de sa vie, elle avait bien pu passer au théâtre. C'est tout juste si cette récapitulation atteignait la dizaine. Et je ne suis pas très sûr, Monsieur, que, personnellement, pour votre réel plaisir, vous ayez beaucoup dépassé ce total de délectations dramatiques.

Du côté de Madame votre mère il y avait d'ailleurs une tradition d'études sur la vie morale. Une de ses tantes est entrée dans la famille de Clapier, à laquelle appartenait Vauvenargues. Beau titre de gloire pour un romancier provençal. Cette même branche maternelle s'honore aussi d'une tradition de science linguistique puisqu'un de vos grands-oncles, consul de France en Syrie et arabisant distingué, apprit la langue arabe à notre ancien confrère de l'Institut, M. Gustave Schlumberger, parmi les oliviers et les orangers du Liban, et fut en rapport avec Ernest Renan, qui dans ce paradis méditerranéen, au pied des crêtes neigeuses, écrivait sa *Vie de Jésus*.

Par votre famille paternelle vous avez aussi une ascendance littéraire puisque, au moment de la Révolution de juillet 1830, un oncle de votre père, Edouard Jaloux, venu à Paris afin d'y satisfaire le goût qu'il avait pour les lettres, y écrivit, dans le genre du célèbre *Jérôme Paturot*, un roman social intitulé *Diogène*, que je m'excuse de n'être pas allé consulter à la Bibliothèque nationale. Mais comme l'étude des passions éternelles vous a toujours plus intéressé que les problèmes sociaux de notre temps, j'imagine qu'un tel livre de votre grand-oncle ne m'eût rien appris sur votre hérédité.

Vous n'êtes encore qu'un petit enfant, attentif et bien sage, pour qui sa maman invente de merveilleuses histoires. Voilà pourtant qu'on doit vous arracher, du moins pendant quelques heures, chaque jour, à cette atmosphère familiale, pour vous soumettre à un enseignement méthodique. La tendre sollicitude maternelle intervient encore. Au lieu de vous exposer aux bourrades de camarades turbulents, on vous fait agréer dans une institution de petites filles. Parmi vos institutrices, il en est une, très belle, dont vous ne parlez encore qu'avec admiration et qui, de sa voix harmonieuse, vite émue, vous lisait de belles pages sur de touchantes héroïnes, par exemple Marie-Antoinette, Marie Stuart, ou Eugénie de Guérin. Une telle formation entre de petites filles, par les éducatrices un peu sentimentales, n'explique-t-elle pas votre facile, délicate et respectueuse familiarité avec les femmes, cette compréhension réconfortante de leurs troubles et de leurs tristesses, que vous montrez dans votre œuvre comme dans votre vie ?

Voici bientôt le temps du lycée, au milieu des garçons de votre âge. Vous étiez préparé pour y être malheureux et vous le fûtes autant qu'on peut l'être. Vos succès scolaires s'en ressentirent. Peut-être n'avez-vous jamais été premier en narration ou en dissertation française. Frêle garçon timide et bousculé, vous étiez bien trop effarouché pour donner votre mesure.

Griserie littéraire.

La maladie interrompt vos études au lycée. Plusieurs années elle vous isole de la vie. Alors commencent vos fructueuses études personnelles. Réfugié dans le logis familial, vous lisez. C'est tout ce que vous saviez faire. Vous lisez éperdument, interminablement. Vous vous en donnez à cœur joie. Sans trop s'alarmer de cette frénésie intellectuelle qui ne mène à aucun avenir pratique, vos parents vous laissent faire.

C'est l'époque merveilleuse — que, tous, nous avons connue plus ou moins longtemps au cours de notre jeunesse — où, l'étape des examens franchie, on se plonge durant plusieurs semaines dans l'œuvre d'un même écrivain, ne le quittant que pour se nourrir des livres d'un autre. Délicieux souvenirs de la jeunesse que rien n'arrache à sa soif d'apprendre, de connaître, de découvrir !

Plus que tout le monde, Monsieur, vous avez connu cet enchantement, avec lequel venaient communier, à votre domicile même, certains de vos amis tout vibrants d'une ferveur analogue. Chacun d'eux a conquis par son talent un beau renom dans les lettres : le poète Lucien Rolmer, tombé sur l'un des champs de bataille de 1914 pour la sauvegarde de tout ce qu'ensemble vous aimiez ; l'héroïque Albert Erlande, qui s'engagea volontairement dans la Légion étrangère pour la défense de la France dont il n'était encore que l'hôte et dont il voulut devenir ainsi l'un des fils, ce noble Albert Erlande qui fut de tous les rudes assauts contre l'envahisseur et, après avoir eu le temps de nous donner maints beaux livres, mourut de ses blessures ; les excellents romanciers Gilbert de Voisins et Francis de Miomandre qui heureusement survivent et continuent leur œuvre, d'autres encore qui, après avoir participé à vos enivrements, interrompirent plus tôt leur évasion dans l'irréel.

En état de perpétuelle griserie littéraire, la plupart de vos camarades vivaient dans un monde complètement chimérique. Leurs propos enfiévrés ne firent qu'accentuer votre tendance aux conceptions imaginaires, favorisées par l'isolement. Après une telle ascension dans le domaine chatoyant de la féerie, certains d'entre eux ont dû, sous les griffes de la vie, mettre beaucoup de temps à se réconcilier avec le réel. Et pour quelques-uns cette méritoire réconciliation est-elle définitive ? Pour vous-même, Monsieur, qui gardez un goût si vif des personnages bizarres, des étranges aventures, était-elle complète ? Votre figure littéraire serait peut-être moins intéressante s'il ne vous restait pas quelques reflets de ces vagabondages dans l'éblouissante stratosphère de la fantaisie !

Plus alertes et répandus que vous qui trouviez le bonheur dans le rêve immobile, vos amis, en constante communion avec l'humanité de votre ville natale, vous en apportaient l'écho dans votre solitude si doucement feutrée de tendresse. Ils vous

racontaient ce qu'ils avaient pu percevoir des rumeurs et des ridicules, des comédies et des drames, qui, partout, constituent l'éternel fond de la chronique humaine. Peut-être leur imagination avait-elle déjà inconsciemment transformé les éléments qu'ils offraient au travail inventif de la vôtre. En tout cas c'est d'après de tels récits que, brodant à son tour, elle se représentait et créait une vie fictive.

C'est une telle ivresse littéraire, accrue par votre repliement hors de la vie, qui vous fit écrivain. De vos lectures et méditations naquirent bientôt des poèmes que, tout juste âgé de dix-sept ans, vous publiiez « aux dépens de l'auteur », comme on ne craignait pas de dire autrefois, sous le titre de *l'Ame d'automne*. Pour un adolescent, même reclus dans sa chambre, quelle singulière anticipation !

Toutes les pièces de ce volume de vers, vous les dédiez à des poètes ou prosateurs de l'École symboliste avec laquelle vos amis et vous, insatiables liseurs, veniez de faire connaissance. Dix ans après l'éclosion de cet art nouveau qui, par le goût des idées et de la vie intérieure, réagissait contre la trop exclusive étude des appétits et des instincts, par la souplesse et l'imprécision d'une poésie plus musicale contre la sonore et brillante joaillerie du vers parnassien, vous découvriez l'œuvre des aînés qui furent les artisans de cette évolution.

L'art de Paul Verlaine et de Jean Moréas, qui, l'un douloureusement humain, le second nourri de l'antiquité et de la Renaissance, ne relevaient pas du symbolisme mais étaient admirés de ses adeptes, vous conduisit vers eux. A quinze ou seize ans déjà vous admiriez *Tel qu'en songe*, l'un des premiers et plus beaux poèmes d'Henri de Régnier, à qui dans votre discours vous rendez si justement un tendre et quasi filial hommage, *les Cygnes* et *Joies* de Francis Vielé-Griffin. Vous aviez lu aussi les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue et les *Palais nomades* de Gustave Kahn, dont la lecture était de règle pour toute initiation au symbolisme. Vous recherchiez les splendides fascicules de la première *Revue indépendante*, trop tôt disparue ; vous étiez passionnément attentif à l'effort du *Mercure de France*, qui depuis quarante-huit ans est un si beau, si libre et si honnête foyer de vie intellectuelle, et lisiez ce que, avec tant de goût et de hardiesse, la très vivante *Revue blanche* vous révélait de la littérature et de l'art contemporains. A distance, vous suiviez, par les commentaires de la presse, les représentations du *Théâtre libre*, puis du *Théâtre Antoine*, du *Théâtre d'Art* du bon poète Paul Fort, du *Théâtre de l'Œuvre* de Lugné-Poë, les quatre scènes où se renouvelait alors notre art dramatique français.

Premier roman : « Les Sangsues ».

Et voilà que, enfermé par plaisir au logis familial, ne vous mêlant guère à la vie, épris de poètes qui ne la chantaient que par des transpositions lointaines, soudain vous publiez votre premier roman, *les Sangsues*, qui est un hymne ardent à la vie. Monsieur, on est bien obligé de reconnaître que, si votre judicieux esprit n'a rien de paradoxal, il y a parfois du paradoxe dans votre cas, du tumulte dans votre impassibilité, même un peu d'élégante et discrète bohème dans votre existence laborieuse, en apparence si paisiblement régulière.

C'est un livre de révolte contre les calculs intéressés ou ambitieux, contre l'existence sans passion, sans imprévu et sans joie. Avec quelle ardeur vous mettez ce réquisitoire dans la bouche de votre héroïne qui est belle et qui sent gronder en elle toutes les forces de sa jeunesse ! Avec quel sentiment de sa valeur humaine et de son droit à la plénitude de vie elle résiste à sa mère qui, dans sa préférence pour un mauvais garçon de fils, immolerait volontiers la jeune fille à de tristes combinaisons matrimoniales ! Elle ne veut pas se condamner à devenir la femme d'un de ces médiocres automates, pareils à des milliers d'autres, qu'on pourrait dire « rabotés » selon un gabarit uniforme.

Le monde littéraire parisien.

Si vous ne vous mêliez pas beaucoup à la société marseillaise, dès cette époque vous connaissiez à merveille, par vos lectures, le monde littéraire parisien. Et déjà vous étiez en correspondance avec ceux de ses représentants que vous admiriez. Un de vos parents, M. de Clapier, lié avec Henri de Régnier, à qui l'auteur des *Poèmes anciens et romanesques* dédia l'un des jolis contes en prose de *la Canne de jaspe*, vous avait mis en relations épistolaires avec lui. Vous échangiez des lettres avec le romancier lyrique Elémir Bourges, à qui nous devons des figures de haut relief et tant d'épisodes pathétiques, écrits dans une langue colorée de poète. Et vous aviez grande envie de venir à Paris pour voir ces écrivains que vous aimiez, pour rencontrer Verlaine, Moréas, Stéphane Mallarmé, Paul Adam, René Boylesve, dont les premiers romans vous avaient conquis, André Gide et tous ceux à qui vous aviez dédié les pièces de votre unique volume de vers.

Cet élan admiratif vers eux, dont vous m'avez fait la confidence, je l'ai d'autant mieux compris que, dix ans plus tôt, je l'avais moi-même ressenti pour ces mêmes écrivains et pour d'autres, d'une génération antérieure à la mienne, que mes lectures d'adolescent dans ma ville natale m'avaient fait aimer.

Aussi est-ce avec émotion — et plus encore avec une fierté de Français — que je retrouvai ce sentiment dans les paroles dont, peu de temps après notre victoire libératrice, m'honora un ferme ami de la France, M. Jean Bratiano, alors premier ministre de Roumanie : « Lorsque certains de mes compatriotes et moi-même, me dit-il, nous faisions nos études à Paris, il nous arriva souvent de rôder autour de l'Institut, du Sénat, du Collège de France, avec l'espoir de voir apparaître, au sortir d'une séance ou d'un cours, quelques-uns des grands hommes de votre pays que, à distance, dans nos familles, on nous avait, dès nos jeunes ans, appris à vénérer : Victor Hugo, Pasteur, Renan, Taine, Berthelot, Lesseps et bien d'autres. » Et il se recueillit pendant quelques secondes pour revivre par le souvenir ces heures d'enthousiasme pour les gloires de chez nous, qui rayonnaient alors sur le monde.

Très ému par l'hommage de cet étranger aux grandeurs de mon pays, je me taisais aussi et, à la faveur de ce silence, dans mon esprit que de nobles figures surgissaient encore ! « Bien d'autres hommes illustres », avait dit M. Jean Bratiano. Et, en effet, je pensais à tous les Français de haut rang que, au temps où il était l'élève d'une de nos grandes écoles, on pouvait rencontrer aux portes des mêmes palais, ou bien parmi la foule, à l'admiration de laquelle aucune consécration officielle, aucun titre, aucune chaire ne les désignaient.

Pour ne parler que des écrivains d'imagination, puisque, dans votre jeunesse, Monsieur, c'est surtout cette littérature-là qui vous passionnait, on apercevait alors, sinon sur le seuil des palais législatifs ou des académies, du moins dans la rue ou dans les salons ou même en certains cafés légendaires qui parfois leur tenaient lieu de salon : le

grand Flaubert, qui, toujours en une très belle langue, se reposait de la douloureuse réalité par l'enivrement de la couleur ; Edmond de Goncourt, artiste raffiné qui, dans l'histoire comme dans le roman, n'eut de passion que pour le vrai ; Alphonse Daudet, merveilleux par son sens si aigu de la vie et sa connaissance des hommes ; Emile Zola, puissant évocateur des intérêts, des passions, des instincts aux prises dans une société en fermentation ; Barbey d'Aurevilly, fier créateur de personnages au relief saisissant ; Villiers de l'Isle-Adam, original inventeur de contes insolites ; Paul Verlaine, tantôt délicat et tantôt farouche, dont la poignante chanson finit par s'élever humblement, plaintivement, vers le ciel ; les grands Parnassiens, Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia, très nobles dans la sévère ou magnifique armure de leurs vers précieusement ciselés ; Sully Prudhomme si tendre, et François Coppée si humain dans ses poèmes d'intimité ; Jules Vallès, qui, dans sa virulence, a la ferme sobriété des classiques ; Henry Becque, le dramaturge hardi et novateur, continuant avec une âpre verve l'œuvre des maîtres de notre théâtre.

Trop jeune pour avoir lu dans les journaux de l'époque, au moment où il eut lieu, le compte rendu du banquet littéraire offert à Jean Moréas pour saluer la publication de son volume *le Pèlerin passionné*, déjà vous saviez, par le récit de vos jeunes aînés partageant vos goûts, que ce fut le premier banquet retentissant, à une date où on ne multipliait pas encore ce genre d'hommage. Dans votre amour des vers, vous avez appris avec joie que cette fête réunissait la plupart des poètes et des écrivains originaux sous la double présidence d'Henri de Régnier et de Maurice Barrès, qui, après avoir, en peu de mots, célébré Jean Moréas, satisfit son culte pour les grands écrivains dont l'œuvre accroît notre force, en buvant « à la santé de Charles Baudelaire ». Ce sont ses propres paroles. Je les entends encore. Elles étonnèrent un peu, car il y avait trente-cinq ans qu'était mort l'auteur des *Fleurs du mal*, à qui celui de *Un homme libre* souhaitait de se bien porter. Mais, après une seconde de surprise, chacun approuva ce vœu pour la longévité d'une très belle œuvre dans l'admiration des générations futures.

Certainement aussi vous vous êtes associé au tout semblable hommage rendu trois ans plus tard au vieux maître Edmond de Goncourt, le « maréchal des lettres » comme nous l'appelions. Sa phrase nerveuse et colorée, sa vision si personnelle des aspects du monde et du caractère des hommes, les raffinements de son goût, devaient plaire à l'artiste que vous êtes. D'ailleurs n'avait-il pas inscrit parmi les membres de sa « Société Goncourt » — selon la modeste formule de son testament — le grand romancier auquel vous succédez et que vous avez toujours tant aimé, Paul Bourget, dont il avait deviné l'esprit ferme et droit, le talent sans peur, l'amour passionné des lettres ? Ce jour-là, nous eûmes le plaisir d'entendre le toast émouvant et fraternel d'Alphonse Daudet, puis l'évocation des divers aspects de l'œuvre des Goncourt, romanciers, historiens, critiques d'art, par Georges Clemenceau, qui, injustement arraché à la tribune parlementaire, commençait, à cinquante-trois ans, afin de pouvoir exprimer encore sa pensée, la plus dure et la plus difficile des carrières, celle de l'écrivain. Après quoi, Henri de Régnier, désigné d'un consentement unanime, parla au nom de la nouvelle génération littéraire. Et, ce même soir, nous eûmes la satisfaction de voir un jeune ministre de l'Instruction publique, M. Raymond Poincaré, tout juste âgé de trente-deux ans, apporter, avec une élégante modestie, comme en s'excusant d'un si tardif et insuffisant hommage, la rosette de la Légion d'honneur à ce grand écrivain, son compatriote lorrain, chevalier depuis un temps immémorial.

Vos écrits de plus tard sur la peinture et la sculpture — car vous êtes aussi, avec un goût impeccable, un fin commentateur de la beauté plastique, — m'ont donné la certitude que, en 1898, vous, qui veniez d'écrire votre premier roman, quasi balzacien, *les Sangsues*, et qui dès cette époque vous passionniez pour l'art intensément expressif, vous étiez en communion avec les écrivains et les artistes qui défendaient alors la statue du plus grand romancier français par Rodin, l'un des plus grands sculpteurs du XIXe siècle. Dans cette figure d'un homme qui, de son intelligence tendue et volontaire, de son ardente sensibilité et de toutes ses forces physiques, absorbe la vie et la société de son temps, nous retrouvions l'image même de son génie. Cette bataille continue. Bentôt elle s'achèvera victorieuse.

Son œuvre de romancier.

Ces événements de la vie littéraire, que je rappelle parce qu'ils marquent l'époque contemporaine de votre première jeunesse, avivaient de leur actualité la ferveur que d'incessantes lectures entretenaient en vous. Parlant de lui-même, l'un des éternels nourriciers de notre esprit, Montaigne, a dit : « *Ma complexion difficile me rend délicat à la pratique des hommes. Le commerce des livres est bien plus sûr et plus à nous.* » Vous n'aviez certes pas à vous plaindre des hommes puisque alors vous réduisiez au minimum vos rapports avec eux, et vraiment vous ne pouviez que vous louer de vos relations avec les femmes, puisque, enfant ou jeune homme, vous n'en aviez connu que de charmantes. S'il vous arriva de méditer sur la phrase un peu mélancolique de Montaigne, peut-être retrouviez-vous un plus juste écho de votre joie dans ces deux vers d'Henri de Régnier :

> O livres, confidents de la pensée humaine,
> Gardiens silencieux des trésors amassés...

Ces trésors, qui vous enchantaient, et le monde que vous regardiez à distance, s'illuminaient des feux de votre imagination. Votre œuvre de romancier, si bien commencée par un livre riche de sève, de sang, de vie, s'édifie peu à peu dans cette ardente solitude où, ne vivant guère que par l'esprit, vous lisez avec angoisse le beau livre prophétique de Charles Maurras : *l'Avenir de l'Intelligence*.

Dès ce moment, la réalité qui pourtant venait de vous inspirer un roman aux arêtes assez vives, ne vous passionne plus guère. Ces aspects et ces rumeurs ne vous intéressent que comme les éléments d'une création imaginaire. De même l'érudition, acquise au prix d'innombrables lectures, ne vous suffit pas. Il vous semble que le savoir est infécond s'il n'est vivifié par la souveraine exaltation de la pensée qui, à travers un texte, découvre l'humanité, et qui transpose en œuvres d'art les visages, les attitudes, les aventures dont le spectacle nous est offert. Bien des fois, à la lecture de vos livres, qui doivent leur vif attrait à votre imagination, à vos interprétations pittoresques de la vie, me suis-je répété cette phrase d'Anatole France, qui caractérise votre conception du roman : « *Monsieur Sylvestre Bonnard, vous n'êtes qu'un cuistre... Savoir n'est rien. Imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister, cela, je pense.* »

Vous n'êtes certes pas, Monsieur, aussi catégorique qu'Anatole France. Ce n'est ni dans votre pensée, ni dans votre manière. Il vous est arrivé pour-

tant de nous montrer tels personnages falots qui ne connaissent les hommes que d'après les annotations de leur fichier et n'ont de rapports avec la vie que par le moyen de leurs casiers, de leurs boîtes et de leurs bouts de carton.

Tendresse et poésie.

Dans les beaux romans qu'à partir de cette époque, vous écrivez à Marseille et qui établissent très vite et fort justement votre réputation à Paris, quel essor prend votre imagination ! Ils portent d'ailleurs des titres charmants, avec un parfum de poésie et comme une attirance de mystère qui donnent la tentation de les lire. Ils s'appellent *l'Éventail de crêpe*, *le Reste est silence*, *Fumées dans la campagne* et obtiennent un très vif succès. Ce sont des émois, des félicités, des angoisses et des douleurs de femmes qui les inspirent. C'est avec la plus intelligente et délicate tendresse pour elles que vous les écrivez. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce soit un brillant aréopage féminin, le jury chargé de décerner le *Prix Fémina-Vie heureuse*, qui ait mis les premiers lauriers sur votre front de jeune provincial.

Littérairement vous méritiez cet hommage par la délicate sensibilité que ces romans révèlent, par la belle langue dans laquelle ils sont écrits, par la touchante figure de vos héroïnes et les poignantes aventures, si discrètement contées, où leurs passions les entraînent.

Les personnages.

Ce que vos romans révèlent encore, c'est votre don de poésie. Sans doute ils sont inspirés par ce que vous avez perçu ou deviné de la vie. Mais vous avez une rare puissance d'embellissement et de purification. Avec un infiniment d'art et de goût vous transposez le réel en beauté. Les charmantes créatures de vos livres sont, malgré leurs erreurs et leurs fautes, peut-être même à cause d'elles et de la manière dont vous les contez, des enchanteresses. Vos sobres paysages, si nuancés et subtils, véritables paysages de songe, toujours en accord avec les états d'âme de vos amoureuses pour les expliquer et les faire comprendre, sont plus émouvants encore que délicieux. Et, si ingénieusement composés que soient vos personnages, ils ne sont jamais tellement loin de la vie directe qu'on ne se sente touché par leurs enivrements ou leurs détresses.

D'ailleurs, pour justifier vos personnages parfois un peu exceptionnels, bien souvent vous leur faites revendiquer le droit d'être romanesques. « Romanesque, imagination, poésie », un portrait littéraire de vous peut-il prétendre à quelque ressemblance si ces mots ne viennent pas sous la plume de l'écrivain qui l'esquisse ?

Mais, tout en gardant l'accent et le son de la vie, cette transformation que vous en faites pour l'embellir et la rendre plus émouvante, c'est toujours en faveur des femmes que vous la tentez. Non seulement, par des traits justes et fins, vous évoquez la beauté et l'expression de leur visage. Non seulement vous nous faites aimer leur esprit, les élans de leur sensibilité, tout ce qu'il y a en elles de grâce et le sourire de leurs vertus, lorsque vous avez le raffinement de les en parer. Mais vous vous attendrissez sur leurs faiblesses. Vous nous les montrez charmantes et pathétiques. Vous avez pour vos belles imprudentes et vos délicieuses enivrées, des trésors d'indulgence. Vous comprenez leurs mélancolies, leurs aspirations, leurs rêves. Vous compatissez à leurs déceptions et à leurs souffrances.

Même lorsque vos héroïnes sont fantasques, prodigues de sourires contradictoires, indifférentes au mal qu'elles font en éveillant dans divers cœurs des espoirs pareils et simultanés, lorsque, ne sachant ni qui elles aiment ni ce qu'elles désirent, elles justifient si bien ce mot d' « incertaines », titre d'un de vos plus jolis romans, vous trouvez le moyen de les rendre si séduisantes et de les montrer si sincères dans leurs voltes successives, qu'on les trouve encore adorables.

Le seul conseil que votre amitié permette de donner aux femmes qui prennent un peu trop à la légère la vie sentimentale, c'est que le seul vrai bonheur est dans un grand amour. Ainsi en cette sage conclusion, pleine de sollicitude pour elles, vous vous trouvez d'accord avec le philosophe et romancier Gaston Rageot qui termine son dernier livre *Pleine Eau* par cette grave et juste observation : « *La vie parmi les hommes n'est tolérable que pour ceux qui sont aimés.* » On a donc bien tort de répéter, selon une expression amusante mais péjorative, que « le cœur ne se porte plus ! »

En revanche, comme le plus souvent vous maltraitez les partenaires de vos héroïnes ! Vous nous offrez une pittoresque collection de butors, de fourbes, d'égoïstes, de maniaques, d'êtres falots, de velléitaires, de bavards, d'orgueilleux déçus et amers. Ah ! Monsieur, si l'avenir juge d'après vos romans ce qu'on appelait naguère « le sexe fort » — expression bien surannée en présence de l'activité, de l'énergie et de la puissance grandissantes des femmes, — les générations futures n'auront pas de nos contemporains une idée très favorable ! Les plus sympathiques sont des personnages légers, contents d'eux et pas trop mécontents des autres, pour qui la galanterie est à peu près l'unique raison de vivre. Et, s'il leur arrive aussi d'être « incertains », vous ne leur accordez aucune circonstance atténuante. On dirait que vous les enviez de se prélasser parmi les séduisantes créatures que vous leur donnez pour compagnes, et que vous ne leur pardonnez pas leur bonheur immérité.

C'est dans vos types de personnages bizarres, exceptionnels, drolatiquement originaux, assez nombreux dans vos livres, que vous avez montré le plus de sympathie pour les hommes, sans doute parce que leur création satisfait votre goût du pittoresque, de l'excentrique, du « hors série », selon l'expression de M. Anatole de Monzie, et vous permet de donner à votre fantaisie libre cours.

Les hommes ne vous ont pas gardé rancune de ces atteintes à leur prestige. Et les femmes vous ont su gré de les si bien comprendre. Elles sont venues à vous et vous êtes attiré vers elles. Vous savez leur parler et vous passez pour avoir leur confiance. Quel charmant privilège ! Ce n'est peut-être qu'une légende qui accompagne votre discrétion et votre impassibilité. Nous ne sommes pas les confidents des confidences qu'on vous fait. En tout cas, elle est flatteuse.

Vous avez un autre privilège : celui d'apprivoiser les petites filles de vos amis. Apparaissent-elles une minute dans le salon de leurs parents, elles font devant chacun de leurs hôtes, avec une gentille indifférence, la gracieuse révérence rituelle. Mais — j'en ai eu maintes fois la preuve, — dès qu'elles arrivent près de vous, leur visage s'illumine d'un beau sourire heureux. Ce ne sont pourtant pas vos livres qui déjà les ont conquises ! Elles sont encore trop innocentes pour prévoir que vous serez compatissant à leurs mélancolies futures. De quelles belles histoires pouvez-vous bien déjà les enchanter ? Vous vous préparez ainsi des confidentes pour l'avenir.

J'ai eu tort de dire que vos aventures sont uniquement celles de votre pensée. Vous en avez d'autres, et magnifiques, avec les grands fauves que vous fréquentez. Vous les connaissez et les aimez. Vos amis du parc zoologique de Vincennes et d'autres enclos pour rois du désert ou de la jungle sont, paraît-il, sensibles à votre calme magnétisme. Vous leur faites de fréquentes visites. Votre légende ne dit pas si ce sont les lionnes et les tigresses que vous préférez ni qui vous préfèrent.

D'ailleurs vous aimez tous les animaux, même les plus docilement familiers. On vous a toujours connu avec de beaux chiens qui ont des allures de princes bondissants et qui dans vos yeux cherchent vos pensées avec des regards d'adoration. Dans l'un de vos plus agréables romans, où vous exprimez vos vœux pour notre vie future, n'avez-vous pas mêlé les chiens à votre conception du bonheur éternel? Un de mes chers vieux amis, aujourd'hui disparu, qui joignait à son ardente foi chrétienne sa passion pour la peinture claire, me disait : « Le paradis, auquel je crois, je l'ai toujours vu comme un doux paysage, sereinement lumineux, de Corot ou de Camille Pissaro ». Il unissait ainsi ses deux ferveurs. Et vous, Monsieur, dans un sentiment analogue, vous avez tendrement écrit : « Quelle bonne surprise Dieu nous fera si, en arrivant au paradis, nous entendons soudain japper à nos oreilles, si nous voyons sauter à nos jambes ces caressantes bêtes, laissées en quelque coin de campagne ! » Sans préjuger de l'avenir ni trop compter sur cette félicité — un peu particulière — dans l'au-delà, écoutons avec amitié la voix de nos chiens. Elle nous console de celle de bien des hommes.

Les décors.

Et maintenant, Monsieur, instruisons votre procès ! Provençal ayant l'aspect d'un homme du Nord, Marseillais sans accent, vous êtes un romancier dont plusieurs livres furent écrits à Marseille, et presque tous, même ceux qui naquirent sur les bords de la Seine, sont inspirés par cette grande ville, riche de beauté, toute bourdonnante de vie et de joie. Or, c'est à peine si vous nous la montrez. Pas une vision de ce noble Vieux Port qui a tant de pittoresque et de couleur. Pas une seule fois, du haut de Notre-Dame de la Garde où, loin de l'agitation des hommes, il fait si bon rêver devant l'infini, vous ne nous offrez le spectacle d'un des plus splendides paysages marins qui soient au monde, de ces rivages et de ces rocs couleur d'argent qui sous la pure transparence de ce ciel font penser à la Grèce. Evidemment c'est l'aristocratique Aix, avec ses églises et leur cloître, ses vieux hôtels et leurs majestueux portails, ses fontaines sous les grands arbres des promenades, qui a vos prédilections. Avec quel plaisir vous nous en décrivez les aspects, vous nous faites entendre ses cloches au-dessus de sa quiétude et vous nous tracez le portrait de personnages singuliers comme vous les aimez, épris autant que vous de cette émouvante cité, hors de laquelle ils ne sauraient vivre.

Qu'il s'agisse de Marseille ou même d'Aix, les décors où vous vous plaisez le plus à situer les aventures de vos héroïnes sont de vieux parcs, avec leur miroir d'eau dormante parmi les cyprès, avec les bords moussus de bassins fleuris de nénuphars. C'est là que vos amoureuses pantellent de passion, d'espérance ou de chagrin.

Vous avez, Monsieur, le goût des séculaires demeures dans ces parcs un peu à l'abandon, et celui des jardins. D'ailleurs, même à Paris, depuis que votre aimable impassibilité daigna s'y installer, on ne vous a jamais vu qu'en des appartements dont les fenêtres ouvrent sur des arbres, des pelouses ou des fleurs. Celui où vous vous êtes récemment transporté — car vous déménagez souvent et, avec une chance merveilleuse, vous retrouvez toujours des feuillages — vous donne accès à un beau carré de verdure. Et à l'agrément des parterres fleuris s'ajoute celui de pouvoir vous entretenir sous ces ombrages avec un saint homme, avec un fin et grand lettré, M. le chanoine Mugnier, dont le cœur est si délicatement secourable. C'est une des belles figures de la vie ecclésiastique et littéraire de notre temps. J'imagine qu'ensemble, en longeant vos plates bandes, vous parlez de tous les grands écrivains d'autrefois et d'aujourd'hui — car, ainsi que vous-même, M. le chanoine Mugnier a tout lu, — mais surtout de Chateaubriand, de Lamartine, de Barbey d'Aurevilly et de Joris-Karl Huysmans, qui lui sont particulièrement chers. A l'appui de ses remarques, il doit vous citer de beaux vers latins et français, — sa mémoire en a retenu des centaines — comme si ses propres paroles, d'une originalité charmante, ne suffisaient pas pour la parfaite expression de sa pensée non moins personnelle. Et, à une époque où tant de causeurs ne sont spirituels qu'avec méchanceté, M. le chanoine Mugnier donne l'exemple d'un brillant esprit plein d'indulgente bonté.

Monsieur, vous choisissez bien vos voisins! Mais cette nouvelle preuve de votre bon goût ne me fait pas oublier mes griefs. Votre extrait de naissance prétend que vous êtes de Marseille, où vous avez vécu près de trente années. Et vous qui, fin critique d'art, avez écrit des pages si sensibles sur la peinture et la sculpture, pas une seule fois vous n'évoquez le souvenir des artistes qui sont les illustres fils de cette cité: le puissant statuaire Puget, le pénétrant portraitiste Ricard, qui, par la profondeur de certains beaux regards, nous a fait comprendre des caractères et des âmes ; Granet, l'évocateur de la paix lumineuse des cloîtres ; le grand dessinateur et grand peintre Daumier en qui, longtemps, on ne voulut voir qu'un caricaturiste sans esprit dans ses légendes; le féerique Monticelli. Et si, dans votre dédicace au poète, romancier, essayiste Camille Mauclair, dont vous avez inscrit le nom en tête de votre captivant livre *l'Escalier d'Or*, vous évoquez, à travers les souvenirs de vos communes émotions littéraires, celui, dites-vous, de « tant d'orientaux fantastiques qui montaient du port », vous ne conduisez aucun de vos personnages devant la magnifique toile de Puvis de Chavannes, *Marseille, porte de l'Orient*, ni devant cet autre chef-d'œuvre de sereine poésie: *Marseille, colonie grecque*. Peut-être, tout à leurs histoires sentimentales, vos héroïnes ne s'en souciaient-elles pas ! Pourtant, comme la nature, l'art est un beau décor de l'amour.

Mais je m'empresse d'ajouter que, par contre, vous nous montrez dans Aix, votre cité de prédilection, le paysagiste Cézanne, compagnon des glorieux maîtres de l'impressionnisme: Edouard Manet, Camille Pissaro, Renoir, Claude Monet, Degas, Sisley, Armand Guillaumin, Berthe Morisot, et que vous vous en faites parler avec révérence par un peintre, personnage d'un de vos romans. Vers la même époque, d'autres poètes avaient salué, dans les mêmes rues d'Aix, mais en chair et en os, l'illustre vieillard. D'abord Joachim Gasquet, qui fut un de ses jeunes amis et qui, en vers comme en prose, parla, lui aussi, de cette ville avec tant d'amour. Puis, caporal au régiment d'infanterie en garnison dans cette ville et conduisant avec autorité

on escouade, Léo Larguier, le futur auteur du puissant poème des *Ombres* — tout récemment ravi, par une attaque brusquée de l'Académie Goncourt, à certains suffrages qui l'attendaient à l'Académie française, — reconnut dans un promeneur pacifique Cézanne, qu'il admirait. Alors, renouvelant pour sa très modeste part le geste dont un prince de France, le duc d'Aumale, commandant d'un Corps d'armée sous la IIIe République, eut l'heureuse inspiration devant le Clos Vougeot — l'un des joyaux de la paradisiaque Bourgogne — auquel il fit rendre les honneurs militaires par ses divisions en marche, Léo Larguier fit porter les armes par ses quatre hommes en passant près du grand paysagiste. Sans doute, fort décontenancé par cet hommage insolite et non prévu dans le règlement sur le service des Places, Cézanne, de son large feutre, salua avec beaucoup de noblesse. Mais il n'eut pas la fine humilité de Renan, un jour que, à Tréguier, dans une cérémonie publique dont il était le héros, un gendarme, magnifique avec ses grandes bottes à l'écuyère, avec son baudrier blanc et jaune, s'immobilisait, pieds joints, pour porter sa dextre à l'aile de son bicorne. Comprenant que cette politesse militaire était à son intention, Renan y répondit, en souriant, à sa manière : « Monsieur le gendarme, comme vous êtes indulgent ! »

Et aussi avec une admirable piété, dans ces mêmes rues d'Aix, si chère à votre cœur de poète et de Provençal, vous faites apparaître Frédéric Mistral. J'ai eu moi-même l'honneur de le voir sur votre terre natale. C'était au mois de mai 1909, en pays d'Arles. Devant votre illustre compatriote lui-même, on inaugurait sa statue. Quel risque de ridicule si le chantre du *Rhône* avait été moins grand ! Mais les héros n'ont qu'à paraître pour tout ennoblir.

A la petite tribune dressée sur la place des Hommes, au-dessus d'une immense foule entassée jusque dans les rues voisines et dont on entendait gronder au loin la rumeur, des discours et des odes avaient retenti. Mais voici que, soudain, ce peuple frémissant appelle à cette tribune son poète. Dès que son noble et fin visage apparaît au-dessus des têtes, quel ouragan d'acclamations ! D'un geste, il les arrête. Dans un admiratif silence, il dit : « Puisque vous voulez que je vous parle, je vais vous réciter le prologue de *Mireille*, que j'ai écrit il y a cinquante ans. » Quelles minutes d'émotion ! Attendrie et subjugée par ce chant immortel où rayonne son âme, cette foule vibre d'amour pour le grand homme qui, dans cette fête, le lui fait entendre de sa propre voix.

Lorsque Mistral redescend de la tribune et, lentement, à travers les flots humains qui, malgré la cohue sur cette étroite place au nom si grand, s'entr'ouvrent pour le laisser passer, on a l'impression d'assister au triomphe d'un roi très aimé parmi son peuple. Et tout naturellement le chant de la *Coupe Sainte* jaillit de l'âme populaire en communion avec son aède.

Cette Provence, riche de beauté, de poésie et de grandeur, vous l'avez quittée après un charmant mariage, non certes pour conquérir Paris, où votre réputation grandissante vous avait précédé. Bien que dans l'enchantement de votre jeune bonheur, c'est avec peine que vous vous acclimatez sous ce ciel nouveau. Pourtant, les amis que déjà vous vous y êtes faits par vos livres, au premier rang Henri de Régnier et Paul Adam, à qui une mort prématurée n'a pas laissé le temps d'être des nôtres, vous accueillent avec plaisir. Et naturellement, selon votre agréable destinée, vous êtes le bienvenu chez des femmes de belle intelligence et de grand cœur, Mmes Lucie Félix Faure-Goyau, Claude Ferval, Jean Dornis, qui, dès vos premières œuvres, discernant votre talent et votre avenir, tressèrent de leurs mains votre première couronne. Installé près du Palais-Royal — à peine transplanté à Paris, déjà vous y jouissez d'un jardin ! — vous y découvrez des figures pittoresques, ou mieux, vous les imaginez selon votre fantaisie. C'est ainsi que, préludant à toute une série de romans animés de personnages singuliers et délicieux, vous écrivez votre *Escalier d'Or*, près d'une jeune femme dépaysée mais ravie qui, toute la journée, jouait du Mozart — ce qui, dans les arbres du Palais-Royal, faisait chanter les oiseaux pris d'émulation — et en compagnie de trois chats puis d'une tortue, la seule créature de votre entourage qui fût tout à fait silencieuse.

Ses études critiques.

Puis, mettant à profit vos vastes lectures, vous commenciez les fines et belles études critiques, qui ont dans votre œuvre une place si importante. C'est le plaisir de découvrir et de comprendre qui vous a donné le goût d'écrire sur les livres d'autrui. Et c'est peut-être Marseille, carrefour de voyageurs, de langues, d'idées, où l'on se heurte sans cesse à des exotiques de passage, qui, sans que vous y preniez garde, a fait de vous un critique diligemment attentif aux littératures étrangères.

Vous les connaissez à merveille. Vous en parlez avec clairvoyance. On doit vous en savoir gré. Pour bien connaître notre temps, nous avons besoin de savoir ce que les autres peuples pensent, sentent, cherchent, écrivent. C'est ce que depuis vingt ans vous n'avez cessé de faire.

L'érudition, la subtilité d'esprit ne suffisent pas pour être un grand critique, non plus qu'une mémoire fidèle et bien ordonnée, non plus qu'une précieuse aptitude à faire entre les époques et les œuvres des comparaisons imprévues, à établir des analogies et des rapports, à tracer plus ou moins arbitrairement les panoramas littéraires d'un pays. Le vrai critique est celui qui est directement sensible à la beauté d'un livre, à l'humanité dont il est frissonnant, à l'originalité des idées, des impressions, de la langue. C'est l'écrivain qui, avec bienveillance et respect du travail honnête, sincère, s'efforce de comprendre les intentions de l'auteur. C'est le chercheur et le révélateur de talents qui n'a pas besoin d'intermédiaire, de commentateur préalable, entre une œuvre et lui, pour en percevoir les mérites et qui, insoucieux des opinions de salons, de cafés, de grandes ou petites chapelles, a le courage de mettre à sa place un livre que le snobisme porte injustement aux nues ou bien dont ce même snobisme méconnaît l'importance. Vous avez fait, Monsieur, une intelligente, sensible et honnête critique d'artiste, sans parti pris, ne se croyant pas contraint d'admirer tout ce qui est à la mode et de sacrifier ce qu'elle néglige.

Il est resté à l'écart de la vie directement observée.

En vous abandonnant ainsi au plaisir de la découverte parmi les livres, vous n'avez pas renoncé à celui de la découverte parmi les hommes. Sans arrêt vous avez poursuivi votre œuvre de romancier. Que de personnages singuliers, originaux, pittoresques nous vous devons ! C'est toujours la vie qui vous en a fourni les éléments. Mais plus encore qu'autrefois votre goût des psychologies complexes, votre don des transformations vous ont permis d'en faire des créatures de votre cerveau.

Il semble que les atrocités de la guerre, les ruines morales qui en résultent — plus cruelles encore que les ruines matérielles, — les tristesses, les folies et le angoisses d'une paix décevante vous aient plus que jamais tenu à l'écart de la vie directement observée. Plus que jamais vous préférez la concevoir, l'imaginer, la transposer d'après les données qui vous en parviennent. Et comme vous avez d'elle une grande expérience intellectuelle, c'est à votre guise et avec une bien séduisante maîtrise psychologique, en des œuvres de fine analyse, que vous en reconstruisez les passions.

Si nuancés et pathétiques que soient vos romans — et précisément parce que la plupart d'entre eux sont des drames du cœur, — ce n'est pas dans vos livres que les futurs historiens de notre époque trouveront le plus de renseignements sur les tendances diverses et les luttes d'idées qui la caractérisent. Ce n'est ni dans les réflexions de vos personnages, ni dans leurs actes, qu'on découvre la moindre trace des fièvres de notre vie publique et des troubles de conscience qui parfois nous divisèrent. Ce sont comme des exilés dans le paradis ou l'enfer de l'amour.

Ainsi ils paraissent étrangers aux efforts de notre temps pour conquérir la liberté ou la maintenir sous toutes les formes, la liberté des croyances, des cultes, de l'enseignement et du travail, comme toutes les libertés civiques. Ils vivent à l'écart de tous les combats pour mettre dans l'exercice de cette liberté l'ordre nécessaire à la sauvegarde de la patrie et à la paix sociale. Ont-ils participé à ce qui, de divers côtés, fut tenté autour d'eux pour faire respecter et pour accroître les droits de l'individu sans affaiblir la puissance de l'Etat, pour préserver l'idéalisme de notre pays, pour lutter contre le fléchissement de la vie spirituelle et morale ?

PAUL BOURGET

A cet égard, Monsieur, quel contraste entre vos romans et l'œuvre de Paul Bourget, dont, une fois de plus, vous, qui lui avez consacré tant d'études, vous venez de définir les traits essentiels !

Toutes ces questions morales, intellectuelles, sociales, le préoccupaient. Depuis longtemps cessaient de lui suffire les aventures d'amour que, au début de sa vie, il avait contées avec tant de séduction, d'intérêt psychologique et de succès. Il ne se plaisait plus à les imaginer que comme l'armature indispensable pour ses beaux romans d'idées, où il montra d'une manière si pathétique la vie profonde des âmes et l'influence — bienfaisante ou délétère — que les doctrines, les institutions, les lois, l'atmosphère morale, même la qualité des plaisirs, peuvent avoir sur le bonheur et l'avenir d'un peuple.

Parce que Paul Bourget aimait passionnément la France, dont il ne concevait la force et la sécurité que dans l'ordre, ces problèmes étaient devenus le principal souci de ce grand écrivain, si sensible pourtant à la poésie et à la beauté du monde et aux purs enchantements des Lettres.

Il tenait vos livres en haute estime et répondait par beaucoup d'amitié à votre respectueuse affection. Bien que n'ayant pas eu le privilège de vivre dans son intimité, plusieurs fois j'ai été le confident du désir qu'il avait de votre élection prochaine à l'Académie. Et les membres de sa famille vous ont donné un émouvant témoignage de cette pensée, si flatteuse pour vous, en vous transmettant son épée qui, à votre côté en cette cérémonie, le rend encore plus présent aujourd'hui parmi vous.

Un des plus puissants cerveaux littéraire de notre époque.

Le portrait vivant et noble que, d'un trait si sû vous avez fait de notre illustre doyen, le restitu tout entier. Nous avons revu son regard profond dont l'autorité s'accompagnait de simplicité et d'in quiétude, son beau visage creusé par l'incessant méditation puis par le chagrin, son maintien fait d dignité, de recueillement et d'un peu de tristesse Surtout, à travers son œuvre, nous avons retrouv sa pensée ferme, son esprit pénétrant et loya d'homme n'ayant jamais voulu tromper personne n se mentir à lui-même.

C'était un des plus puissants cerveaux littéraire de notre époque. C'en était aussi l'une des plu hautes consciences. Et, en exprimant toujours sans réticence ses opinions, même à l'heure où elles pou vaient rompre quelques amitiés et lui valoir cer taines antipathies, il a donné maintes preuves du plus beau courage intellectuel.

Son goût du réel.

A l'exemple des maîtres dont, à la fin de sa vie comme dans sa jeunesse, il se réclamait, Balzac, Stendhal, Taine, il était épris de vérité. Son goût du réel, sa recherche des « petits faits vrais », auxquels Stendhal et Taine attachaient tant d'importance étaient bien dans l'atmosphère de l'époque où i écrivit ses premiers livres. Sous l'influence de la philosophie positiviste qui régnait, on négligeait non seulement la métaphysique mais la vie de l'âme pour ne s'occuper que des faits extérieurs.

L'éducation scientifique de Paul Bourget, les idées du milieu familial où il avait grandi, le prédisposaient à une œuvre de vérité. Mais alors que ses contemporains s'y vouaient de préférence en observant les couches populaires, le monde du travail, de l'activité industrielle, financière, politique, il se demanda pourquoi il n'appliquerait pas les mêmes méthodes à la société élégante, où il y a aussi des passions et des intérêts en lutte et où, sous la réserve qui y est d'usage, il est souvent plus difficile d'apercevoir le réel. Alors ceux qui ne regardaient que dans la rue ou sur les fortifications, au cabaret ou chez les paysans — et ils eurent bien raison d'y être très attentifs — s'étonnèrent qu'on pût l'étudier en de plus brillants parages et ne reconnurent pas leur propre méthode. Ils accusèrent Paul Bourget de se laisser éblouir par le monde, alors que son ferme et lucide esprit n'était dupe d'aucune apparence. Je suis d'un temps où, au nom de la vérité en espadrilles et en casquette, on n'était pas toujours juste pour la vérité mieux vêtue.

A cette époque aussi il était de règle que l'on racontât d'une manière strictement objective et indifférente, sans les juger, sans en montrer les conséquences, les mœurs et les actes révélés par l'observation. Ne pensait-on pas que, comme les mérites et les vertus, les perversités, la bassesse et les vices résultent d'une sorte de fatalité héréditaire, aggravée par l'éducation ? Dans une telle atmosphère, Paul Bourget fit œuvre originale en reprenant la notion classique de responsabilité. Il rappela que les écrits, les enseignements, les actes, les paroles ont leur conséquence parfois involontaire, et que tous les hommes sont responsables de ce qu'ils font et disent, du mal que leur exemple ou leurs leçons peuvent susciter. Au temps d'une littérature systématiquement amorale, étrange nouveauté que cette vue très ancienne ! Et voilà une conception qui sépara

peu plus Bourget de quelques-uns de ses contem-rains. Au nom de la vérité recherchée pour elle-ême on lui fut parfois sévère.

Ses soucis d'ordre moral.

Engagé dans cette voie qu'il ne quitta plus, il ne rda pas à rétablir parmi les idées littéraires de époque, celle d'expiation qui était alors non moins bliée. Les erreurs, les fautes, les injustices, les auvaises actions se payent toujours, et souvent une manière semblable à celles dont elles furent mmises. C'est vrai, non seulement pour les indi-dus, mais pour les sociétés et pour les peuples. ême ne vit-on pas, sur certain trône impérial, des s qui se montrèrent impatients et durs pour leur re, entraînés aux catastrophes par leurs propres s, à leur tour plus impatients et plus durs qu'eux ? ées religieuses que fortifient maintes constatations maines. C'était une de celles auxquelles Alphonse audet croyait fermement. Un jour que, dans un itretien seul à seul dont j'ai gardé avec émotion le ouvenir, nous devisions sur ce thème, il m'arriva lui dire : « Mais on voit tant de gens qui ont al vécu et qui jouissent d'un insolent bonheur ! » e à quoi il répondit : « D'abord, savons-nous les rames secrets qui se passent en eux, chez eux, autour 'eux, et surtout, mon fils — c'était l'une de ses ndres et charmantes expressions pour les jeunes miliers de sa maison, — *il faut les regarder long-emps* ».

Ces soucis d'ordre moral, la déception de ne pas btenir de la science toutes les explications et les ertitudes que Paul Bourget en avait espérées, pro-oquèrent en lui une autre évolution, plus accen-uée encore que, avec la même sincérité, il ne laissa as ignorer. Attaché depuis sa jeunesse au détermi-isme, dont l'éducation paternelle l'avait imprégné t, sous la même influence, convaincu que peu à eu la science nous dévoilerait tout le mystère du monde, un jour il ne trouva le repos de son esprit que dans la foi religieuse. Beaucoup de ses lecteurs 'en étonnèrent, qui auraient pu prévoir cet ache-minement. Pareille évolution, lente mais résolue, vers es idées politiques et sociales en rapport avec ses nquiétudes pour l'avenir de notre pays, de notre ulture, de notre civilisation. Balzac devenait à tous gards et plus complètement son maître. Désormais t jusqu'à la fin de sa vie, tous ses livres porteront a marque de ces préoccupations.

Romans à thèses ou romans à idées?

On a souvent reproché à Paul Bourget d'écrire des romans à thèse. Il s'en est toujours défendu. l prétendait avec force n'avoir écrit que des romans à idées. Il disait volontiers, rapporte M. Lucien Cor-pechot dans ses précieux *Souvenirs d'un journaliste* : « Le romancier à thèse est celui qui part d'une con-viction *a priori* et organise sa fable en vue d'une démonstration ; le romancier à idées est celui qui part de l'observation et, par delà les faits, dégage es causes. » Pour mieux expliquer le genre de romans auquel il se voua dans le dernier quart de sa vie, il aurait pu ajouter : « et dont le romancier ire les conséquences ». Paul Bourget dit encore que « la France actuelle a besoin d'éducateurs de sa pensée » et que le romancier doit être l'un de ces éducateurs. Ce qui confirme l'impression que, en dépit de ses dires et malgré son étude des faits, des mœurs et des caractères, il arriva parfois que ses personnages furent un peu modelés selon les besoins de sa doctrine.

Il avait gardé le culte et la passion de la poésie

On a reproché à sa langue d'être celle d'un dialec-ticien et d'un démonstrateur plutôt que d'un artiste. Et on en donna comme raison un certain manque de sensibilité. Or, lorsqu'on avait le plaisir d'un entretien avec lui, il suffisait de pousser tant soit peu la conversation sur un sujet qui pouvait l'émou-voir pour découvrir combien il était sensible à la beauté, à la poésie, à la peine des hommes. Et, mal-gré son parti pris de ne pas se manifester person-nellement hors de son œuvre, chaque fois qu'il se crut obligé de paraître en public pour accomplir un devoir de fidélité ou de gratitude amicale, le tremblement de sa voix et ses larmes révélaient son émotion. J'étais près de lui les trois dernières fois que, depuis quinze ans, il parla pour saluer, devant la façade du « tournebride » de la rue Rousselet, la mémoire de Barbey d'Aurevilly qu'il avait tant aimé et admiré, puis, au square des Invalides, celle de Taine, enfin pour remercier les confrères qui, en 1923, s'étaient réunis dans la maison de Balzac afin de fêter son jubilé littéraire. Comme tous les assis-tants j'ai perçu sa vive et profonde sensibilité.

Par les pages touchantes que M. Henry Bordeaux lui a récemment consacrées dans la *Revue des Deux Mondes* nous savons à quel point ce logicien, cet avertisseur, avait gardé le culte et la passion de la poésie. Dans les dernières semaines de sa vie, pour apaiser ses souffrances et son angoisse, ce grand malade récitait à ses intimes certains vers dont l'humanité et la beauté avaient tellement retenti dans son cœur que, après trente, quarante, cin-quante ans et plus, il en gardait le souvenir.

Se faisant de l'art du romancier une haute et juste idée, il entendait — selon un mot qui lui était cher et qu'il répétait volontiers — *servir* son pays par ce moyen.

Un grand serviteur des Lettres.

Mais avant tout, il fut un grand serviteur des Lettres. Autant que vous, Monsieur, il les aimait. Et c'est, je crois, cette commune ferveur qui vous unissait le plus. Il n'a vécu que pour elles. S'il avait un haut sentiment des responsabilités de l'écrivain devant la page blanche où il va exprimer ses idées et ses imaginations, il avait aussi celui de sa dignité et la fierté de sa complète indépendance. Personne ne peut rien sur lui. Il est le maître de sa pensée. Paul Bourget aimait son art et notre beau métier. Il sympathisait avec le talent et respectait le travail. Il garda jusqu'au bout le souci de l'œuvre bien conçue, logiquement et fortement construite. S'il put souhaiter qu'elle contînt une salutaire leçon, toujours il garda l'ambition qu'elle fût belle, hu-maine et vivante.

Sans doute, bien des fois au cours de sa jeunesse, s'était-il répété avec une admirative conviction, comme vous et moi nous l'avons fait aussi, les cé-lèbres vers de Théophile Gautier, l'un de nos maîtres les plus aimés :

Tout passe. L'art robuste
Seul a l'éternité ;
Le buste
Survit à la cité,
Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Mais, si attaché qu'on puisse être à la théorie de l'art pour l'art et si grande importance qu'en toute justice on accorde aux œuvres de l'esprit attestant

une civilisation et un idéal, une heure sonne où, devant certains périls, on se dit que les libres citoyens d'un grand pays libre, dont la longue histoire est si noble, doivent énergiquement et fraternellement s'unir pour que les médailles ne soient pas enfouies dans une terre dévastée et qu'autour de ses bustes la Cité reste debout, avec son âme vivante, ses forces intactes, la fierté de son passé, avec une sereine mais vigilante confiance en son avenir.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Œuvres de M. Edmond Jaloux.

1895. *L'âme d'automne.*
1899. *L'agonie de l'amour* (Mercure de France).
1903. *Le triomphe de la frivolité.*
1904. *Les sangsues* (Mercure de France).
1906. *Le jeune homme au masque* (Mercure de France).
1907. *L'école des mariages* (Mercure de France).
1908. *Le démon de la vie* (Stock).
1909. *Le reste est silence* (Stock).
1910. *Le boudoir de Proserpine* (Dorbon).
1911. *L'éventail de crêpe* (Lafitte).
1918. *Fumées dans la campagne* (Renaissance du livre).
— *L'incertaine* (Albin Michel).
— *La guirlande des mois* (Meynial).
1919. *Les amours perdues* (Stock).
1920. *Au-dessus de la ville* (Renaissance du livre).
— *Les femmes et la vie* (Renaissance du livre).
— *Vous qui faites l'endormie* (Ferenczy).
1921. *La bohémienne* (Ferenczy).
— *L'ennemie des femmes.*
— *La fin d'un beau jour* (Plon).
1922. *L'escalier d'or* (Renaissance du livre).
— *Les profondeurs de la mer* (Plon).
— *Les barricades mystérieuses* (Grasset).
— *Le roi Cophetua* (Coquette).
1923. *Sophiana* (Fayard).
— *L'esprit des livres* (Plon).
— *Protée* (Stock).
— *La branche morte* (Fayard).
1924. *Le rayon dans le brouillard* (Le Divan).
1925. *L'alcyone* (Plon).
— *Le coin des cyprès* (Nouvelle revue critique).
1926. *Figures étrangères* (Plon).
— *L'âge d'or* (Rasmussen).
— *L'ami des jeunes filles* (Ferenczy).
— *L'égarement* (Kra).
— *La fugitive* (Cité des livres).
— *Pierre Laprade* (Gallimard).
— *Le dernier jour de la création* (Fayard).
1927. *André Favory* (Gallimard).
— *La descente aux enfers* (Le Divan).
— *Marseille* (Emile-Paul).
— *O toi que j'eusse aimée* (Plon).
— *Rainer Maria Rilke* (Emile-Paul).
— *Soleils disparus* (Plon).
1928. *De Pascal à Barrès* (Plon).
— *Vingt-cinq costumes pour le théâtre* (Meynial).
— *La branche morte. L'insaisissable. Les femmes et la vie* (Plon).
— *L'aventure nocturne* (Fayard).
1929. *Sur un air de Scarlatti* (Stols).
— *Loetitia* (Plon).
1930. *Le message* (Cahiers libres).
1931. *Perspectives et personnages* (Plon).
— *Au pays du roman* (Corrêa).
— *L'agonie de l'amour* (Fayard).
— *In solitudine cordis* (Fayard).
1932. *Bethsabé* (Fayard).
— *Du rêve à la réalité* (Corrêa).
— *La balance faussée* (Plon).
— *La chrysalide* (Fayard).
— *Le message* (Les Cahiers libres).
— *Le roman inachevé* (Fayard).
1933. *La vie de Gœthe* (Plon).
— *La grenade mordue* (Plon).
1934. *Dessins aux trois crayons* (Plon).

II. — Œuvres de Paul Bourget.

1872. *Au bord de la mer*, poésies. (Lemerre.)
1875. *La vie inquiète. — Au bord de la mer. — Jeanne de Courtisols. — Georges Ancelys. — La vie inquiète.* (*Ibid.*)
1878. *Edel*, poème. (Ibid.)
1882. *Les aveux*, poésies. (*Ibid.*)
1883. *Essais de psychologie contemporaine (Baudelaire. — Renan. — Flaubert. — Taine. — Stendhal).* (*Ibid.*)
1884. *L'irréparable*, nouvelle. (*Ibid.*)
— *Deuxième amour*, nouvelle. (*Ibid.*)
— *Profils perdus.*
1885. *Cruelle énigme*, roman. (*Ibid.*)
— *Nouveaux essais de psychologie contemporaine (Dumas fils. — Leconte de Lisle. — De Goncourt. — Tourgueniev. — Amiel).* (*Ibid.*)
— *Poésies (Au bord de la mer. — La vie inquiète. Petits poèmes).* (*Ibid.*)
1886. *Un crime d'amour*, roman. (*Ibid.*)
— *André Cornélis*, roman. (*Ibid.*)
1887. *Mensonges*, roman. (*Ibid.*)
1888. *Etudes et portraits.* (*Ibid.*)
1889. *Pastels.* (*Ibid.*)
— *Physiologie de l'amour moderne.* (*Ibid.*)
— *Le disciple*, roman. (*Ibid.*)
1890. *Un cœur de femme.* (*Ibid.*)
1891. *Nouveaux pastels.* (*Ibid.*)
— *Sensations d'Italie.* (*Ibid.*)
1892. *La Terre promise.* (*Ibid.*)
— *Cosmopolis.* (*Ibid.*)
1893. *Un scrupule.* (*Ibid.*)
1894. *Un saint.* (*Ibid.*)
— *Steeple-Chase.* (*Ibid.*)
1895. *Outre-mer*, notes sur l'Amérique. (*Ibid.*)
1896. *Une idylle tragique*, roman. (*Ibid.*)
1897. *Recommencements*, nouvelles. (*Ibid.*)
— *Voyageuses*, nouvelles. (*Ibid.*)
1898. *Complications sentimentales*, nouvelles. (*Ibid.*)
— *La duchesse bleue*, roman. (*Ibid.*)
1899. *Trois petites filles.* (*Ibid.*)
— *Un cœur de femme.*
1900. *Un homme d'affaires. — Dualités. — Un réveillon. — L'outragé*, nouvelles. (Plon.)
— *Drames de famille.* (*Ibid.*)
1901. *Le fantôme.* (*Ibid.*)
— *Monique*, roman. (*Ibid.*)
1902. *L'étape*, roman. (*Ibid.*)
1903. *L'eau profonde.* (*Ibid.*)
— *Etudes et portraits.*
1904. *Un divorce.* (*Ibid.*)
1905. *Les deux sœurs.* (Plon.)
1906. *Pastel et eaux-fortes.*
1907. *L'émigré.* (Firmin-Didot.)
1908. *Les détours du cœur.* (Plon.)
1909. *La dame qui a perdu son peintre.* (Plon.)
1910. *La Barricade.* (Plon).
— *Un cas de conscience*, roman. (Plon.)
1911. *L'envers du décor.* (*Ibid.*)
1912. *Le tribun*, théâtre. (*Ibid.*)
— *Pages de doctrine et critique.* (*Ibid.*)
1914. *Le démon de midi*, roman. (Hachette.)

15. *Le sens de la mort*, roman. (*Ibid.*)
17. *Lazarine*, roman. (Plon.)
18. *Némésis*, roman. (Plon.)
19. *Laurence Albani*, roman. (Plon).
— *Le justicier. — La cachette. — Le carré d'orties*, nouvelles. (*Ibid.*)
20. *Anomalies*, nouvelles. (*Ibid.*)
— *Profil de veuve.* (Flammarion.)
— *Sauvetage.* (*Ibid.*)
21. *Un drame dans le monde.* (Plon.)
— *L'écuyère*, roman. (*Ibid.*)
— *L'aveu menteur.* (Ferenczy.)
— *Dualité.* (Flammarion.)
— *Gladys Harvey.* (*Ibid.*)
— *Nouvelles pages de doctrine et de critique.* (Plon.)
23. *La geôle*, roman. (Plon.)
— *Complications sentimentales.* (Flammarion.)
— *Le luxe des autres.* (Plon.)
24. *Cœur pensif ne sait où il va.* (*Ibid.*)
— *Cœurs d'enfants.* (*Ibid.*)
25. *Conflits intimes.* (*Ibid.*)
— *Tragiques remous.* (Fayard.)
26. *Micheline et l'amour.*
— *Le danseur mondain.* (Plon.)
27. *Nos actes nous suivent.* (*Ibid.*)
28. *Le lapin. — L'enfant de la morte. — Une fille-mère. — Deux épisodes*, nouvelles. (*Ibid.*)
— *Quelques témoignages.* (Flammarion.)
29. *On ne voit pas les cœurs*, nouvelles. (Plon.)
— *Au service de l'ordre.* (*Ibid.*)
— *Agnès Delas* (Fayard.)
30. *De petits faits vrais.*
— *La vengeance de la vie.*
— *Voyageuses.* (Flammarion.)
31. *La rechute.* (Plon.)
— *Un crime d'amour.* (*Ibid.*)
32. *Le diamant de la reine.* (*Ibid.*)
33. *Quelques témoignages. Hommes et idées.* (*Ibid.*)
— *L'honneur du nom.* (*Ibid.*)
34. *Une laborantine.* (*Ibid.*)

STATISTIQUES

Lutte religieuse en Russie

De l'*Action Catholique* de Québec (28. 5. 37) :

L' « East Information Bureau » assure que ['après des renseignements officiels, sur tout le [te]rritoire de l'U. R. S. S., pour l'année 1936, [.] 680 églises, synagogues, mosquées et autres établissements de culte ont été fermés ou détruits. Plu[si]eurs de ces églises avaient une grande valeur historique ou artistique. Quelques-unes dataient des [x]v^{e} et xvie siècles.

De la même source, nous apprenons qu'au cours [d]e 1936 les tribunaux « rouges » soviétiques ont [c]ondamné 102 ecclésiasiques à mort. Pas moins de [.] 000 ecclésiastiques, religieux, moines, rabbins ou [p]rédicateurs ont été emprisonnés.

Nous prions ceux qui s'intéressent tout spécia[le]ment à la question du communisme de bien rete[n]ir ces chiffres. Ils marquent le tragique du bilan [c]ommuniste de 1936 en application en Russie.

Quand les propagandistes officiels, officieux ou [d]éguisés des fronts populaires de France ou d'Espagne soutiennent que Staline recommande et protège la liberté religieuse en Russie, ils mentent effrontément. Ces statistiques incomplètes suffisent à prouver que la liberté religieuse en U. R. S. S. est un mensonge.

Certes, les propagandistes communistes canadiens ont bien raison de ne pas insister sur l'aspect antireligieux de leur satanique système. Ils ont honte de dire la vérité. Cette omission les classe parmi les farceurs.

L.-P. R.

BIBLIOGRAPHIE

Notre baptême d'après saint Paul, par A. Lemonnyer, O. P. — Un vol. de 68 pages. Prix, 5 francs. Edition de la *Revue des Jeunes.*

C'est une mise en relief des formules dont s'est servi saint Paul pour expliquer le sens du baptême chrétien. Ces formules, rattachées à leur origine, c'est-à-dire aux puissantes impressions personnelles de l'Apôtre, prennent vie et, au lieu de nous étonner seulement par leur hardiesse, elles nous éclairent et nous saisissent par leur histoire.

C'est un léger volume de quatre chapitres : Premier chapitre : « Comment notre baptême représente l'intervention de Jésus dans notre vie. » — Deuxième : « A notre tour, nous allons en Jésus pour une mystérieuse union. » — Troisième : « Cette union aboutit à la transformation en lui, celle-ci résultant de l'effusion en nous de son Esprit. » — Quatrième : « Nous devenons ainsi un homme nouveau, par la supplantation de l'homme ancien, inséparable du péché. »

On savait déjà que le P. Lemonnyer fut un exégète sûr, un théologien, et, avec cela, un guide compréhensif et entraînant pour la jeunesse.

P.-L. C.

L'étude de la pensée : méthodes et résultats, par G. Dwelshauvers. — Un vol. 23 × 14 cm. de 230 pages, 20 francs. Téqui, Paris.

C'est le deuxième volume paru dans la collection « Cours et documents » dirigée par MM. J. de Monléon et Yves Simon, qui a pour but de publier des ouvrages philosophiques non sous la forme disciplinée d'un traité méthodique, mais sous la forme d'un cours parlé.

La psychologie rationnelle nous renseigne sur la vraie nature de la pensée ; mais elle ne s'appuie que sur les données du sens commun : sa méthode est principalement déductive. M. Dwelshauvers aboutit au même résultat en s'aidant des recherches expérimentales. Dans une première partie, il expose et critique un certain nombre de méthodes fausses ou incomplètes par lesquelles on a essayé d'étudier la pensée. Pour connaître la nature de la pensée, il faut recourir à l'introspection et à l'introspection systématisée. Dans une seconde partie, l'auteur indique les résultats obtenus. La pensée est ce qui nous permet d'établir une relation intelligible, par laquelle nous expliquons le lien spirituel des choses ; ce qui constitue la pensée, ce ne sont donc pas des relations entre des contenus sensibles ou représentatifs de conscience, mais bien des relations rationnelles, un ordre logique à établir entre les idées.

C'est à cette conclusion qu'aboutissent les expériences faites par l'auteur lui-même sur l'intuition du spirituel, la pensée implicite et la pensée sans images.

Il faut remercier M. Dwelshauvers d'apporter, par ses recherches expérimentales, aussi consciencieuses que patientes, une excellente confirmation de la doctrine traditionnelle sur le caractère spirituel de la pensée.

J. P.

LÉGISLATION ET JURISPRUDENCE CANONIQUES ET CIVILE

Actes du Saint-Siège.

FONDATION
des Congrégations religieuses indigènes

Instruction de la Sacrée Congrégation de la Propagande (19. 3. 37) (1).

Ces temps derniers, il est arrivé assez fréquemment que, dans les pays de missions placées sous la juridiction de notre Sacré Conseil chargé de la Propagation du nom chrétien, de nouvelles Congrégations religieuses de l'un et l'autre sexes ont été fondées qui, grâce à leur activité et aux bons exemples donnés par leurs membres, apportent sans nul doute un concours précieux aux Ordinaires des lieux. Ces initiatives, non seulement sont dignes des plus grandes louanges, mais encore, suivant les vœux du Souverain Pontife Pie XI, Pape, doivent être encouragées avec zèle. Le Souverain Pontife, en effet, dans sa lettre encyclique *Rerum Ecclesiae*, en date du 28 février 1926, exhale en ces termes les Ordinaires des Missions : « Il est nécessaire que vous fondiez des Congrégations religieuses indigènes de l'un et l'autre sexes », dont les membres « mettent en pratique les conseils évangéliques. » (2)

Mais afin que les Ordinaires qui désirent entreprendre une œuvre si salutaire voient s'ouvrir devant eux un chemin sûr, il leur faut, sans perdre de vue les instructions données en l'année 1922 par la Sacrée Congrégation des religieux, observer avec soin les *Règles* suivantes que notre Sacré Conseil a décrété d'imposer aux Ordinaires des lieux soumis à sa juridiction, concernant l'érection de Congrégations indigènes.

1. — Avant la fondation d'une nouvelle Congrégation, que l'Ordinaire s'assure si les Congrégations déjà fondées sont à même d'atteindre les buts qu'elles s'étaient proposés. Dans le cas affirmatif, qu'il s'abstienne de fonder la nouvelle Congrégation et qu'il ait soin de convoquer les membres des institutions déjà existantes.

2. — Que si, tout mûrement considéré, il estime que, pour le bien de la mission confiée à ses soins, il y a lieu de fonder une nouvelle Congrégation d'indigènes, qu'il prenne pour modèle quelque Institut réputé dans l'Église pour sa vie religieuse.

3. — Le titre ou nom de la nouvelle Congrégation peut s'inspirer soit d'un des attributs de Dieu, soit d'un des mystères de la sainte religion, soit d'une des fêtes de Notre-Seigneur, de la bienheureuse Vierge ou d'un saint, soit enfin du but particulier de la Congrégation elle-même. En vertu du canon 492, § 3, il est interdit aux nouvelles Congrégations d'usurper le titre ou l'habit d'une Congrégation religieuse déjà fondée.

4. — Il faut veiller aussi à ce que le titre ou nom de la nouvelle Congrégation ne soit pas arbitrairement donné de façon qu'il n'exprime ou n'évoque aucune forme de dévotion non approuvée par le Siège Apostolique.

(1) Traduit du latin publié par les *A. A. S.* (t. 6, 37)
(2) Cf. *D. C.*, t. 15, col. 1411-26.

5. — S'il s'agit de religieuses vierges, on fera e sorte que deux religieuses au moins d'un aut Institut déjà régulièrement approuvé, soient disp nibles pour remplir momentanément les fonctions Supérieure générale et de maîtresse des novices, dan la nouvelle Congrégation, jusqu'à ce que cette C grégation puisse vivre d'elle-même.

6. — On usera également de prudence en ce q concerne les moyens nécessaires à l'entretien de nouvelle Congrégation.

7. — Ces conditions préalables remplies, et rie n'étant encore mis à exécution, l'Ordinaire, con formément au canon 492, § 1, s'adressera à not Sacré Conseil pour solliciter de lui l'autorisatic de fonder la nouvelle Congrégation et le consult en ce qui concerne la fondation elle-même, en l' indiquant comme il convient :

a) Quel motif l'a incité à instituer cette nouvel Congrégation ;

b) Quel est le titre ou nom de la nouvelle Con grégation ;

c) Quelles sont la forme, la couleur, la matiè de l'habit que porteront les novices et les profès

d) Quelle œuvre la Congrégation entend réaliser

e) De quelles ressources elle disposera.

8. — L'autorisation obtenue, rien n'empêche que l'Ordinaire procède à la fondation de la no velle Congrégation, laquelle sera de droit diocésai et restera diocésaine en vertu du canon 492, § aussi longtemps qu'elle n'aura pas été approuv par le Pape, et soumise entièrement à la juridictic de l'Ordinaire, conformément aux très saints Canon

9. — L'exécution sera faite par l'Ordinaire, p décret formel ; procès-verbal en sera établi dont u exemplaire sera conservé dans les archives de nouvelle Congrégation et un autre dans les archiv de l'Ordinariat. — L'Ordinaire informera not Sacré Conseil de l'érection accomplie et lui tran mettra un exemplaire du décret dans lequel il au particulièrement soin de préciser explicitement exactement aussi bien le titre que le but du nouv Institut.

10. — Les Constitutions d'une nouvelle Congr gation, rédigées en langue latine et en langue pro fane, doivent être soumises le plus tôt possible notre Sacré Conseil (en 6 exemplaires au moins pour y être examinées et amendées comme il con vient, et être remises ensuite avec les remarqu utiles à l'Ordinaire, qui devra les approuver lu même.

11. — Le Codex des constitutions doit conteni tout ce qui concerne la nature, les membres de l Congrégation religieuse, les vœux et la manière d vivre des membres ainsi que le régime de la Con grégation. Le texte des Constitutions sera divisé e parties ; les parties en chapitres ; les chapitres e articles et en numéros partant du chiffre 1 et sui vants jusqu'à la fin.

Il faut exclure du texte des Constitutions :

a) Les préfaces, notices historiques, lettres d'exhor tation et autres choses du même genre ;

b) Les citations de textes de la Sainte Ecriture e de tous autres livres et auteurs ;

c) Les règles rituelles, les cérémonies, ainsi qu les usages et coutumes qui pourraient être intro duits plus tard dans la Congrégation ;

d) Les horaires et calendriers à adopter ;

e) Les questions théologiques ou juridiques ;
f) Les instructions ascétiques, les exhortations irituelles et les considérations mystiques ;
g) Les choses établies en vertu du droit commun, pposées la base des Constitutions.
13. — Les horaires, exercices de piété et autres oses similaires seront insérés dans les *directoires*.
14. — Après qu'un temps convenable se sera oulé depuis la fondation de la Congrégation, si tte Congrégation s'est, avec l'aide de Dieu, notaement développée et étendue à d'autres missions, si elle est devenue particulièrement florissante âce au nombre de ses membres, ses œuvres et sa e religieuse, l'Ordinaire pourra s'adresser à notre cré Conseil pour lui demander que cette Congrétion soit de droit pontifical. A cet effet, il préntera :
a) Une supplique adressée au Souverain Pontife ;
b) Des lettres testimoniales des Ordinaires sur les rritoires desquels la Congrégation possède des aisons ;
c) Une relation sur l'état du personnel, de la scipline, de la situation matérielle et économique la nouvelle Congrégation ;
d) Les Constitutions reconnues et approuvées par Ordinaire lui-même.
Si la requête est agréée par notre Sacré Conseil, *Decretum laudis* sanctionnera cette décision ; il ra lui-même suivi du *Decretum approbationis* en ême temps que du *Decretum*, en vertu duquel s Constitutions seront approuvées — à titre d'expéience — pour au moins sept années.
Donné à Rome, au Palais de la Sacrée Congréation de la Propagande, en la fête de saint Joseph, oux de la Bienheureuse Vierge Marie, en l'année u Seigneur 1937.

P. card. FUMASONI-BIONDI, *préfet*.
† C. COSTANTINI,
archevêque de Théodosiopolis, secrét.

ur certaines formes nouvelles de dévotion

Décret de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office (26. 5. 37).

Déjà en son temps, le saint Concile de Trente ess. XXV, *De invocat., venerat, et reliquiis sancorum et sacris imaginibus*), après avoir déclaré la gitimité du culte des saints et de l'usage de leurs nages pour obtenir de Dieu des faveurs, donnait n solennel avertissement : si les évêques découraient que dans ces saintes et salutaires pratiques es abus s'introduisaient ou s'étaient déjà introduits, s devaient employer tout leur zèle à les faire comlètement disparaître ; on ne devait laisser exposer ucune image supposant un faux dogme ou offrant ux âmes simples l'occasion d'une erreur dangeeuse : il fallait que toute superstition dans l'invoation des saints et le saint usage de leurs images isparût, qu'on supprimât tout lucre honteux, enfin u'on ne tolérât rien de désordonné, de déplacé, de ulgaire, rien de profane, rien de déshonnête.
Fidèles à ces prescriptions, les Pontifes romains e manquèrent pas, quand l'occasion s'en présenta, le les rappeler avec insistance et d'en exiger la arfaite observation.
En particulier, le Pape Pie IX, de sainte mémoire, sant de son autorité suprême, ordonna, par un lécret du Saint-Office du 13 janvier 1875, « qu'un vertissement soit donné aux écrivains qui s'exercent ur des sujets sentant la nouveauté et qui, sous préexte de piété, cherchent à répandre, même par le noyen des journaux, des formes nouvelles de culte ; qu'ils renoncent à leur dessein et qu'ils comprennent combien ils s'exposent ainsi à entraîner les fidèles dans l'erreur, même au sujet des dogmes de la foi, et à donner aux ennemis de la religion l'occasion de dénigrer la pureté de la doctrine catholique et la vraie piété ».
Ces préceptes enfin insérés à peu près mot pour mot dans le Code du droit canon, particulièrement aux canons 1259, 1261, 1279, ont été tout récemment confirmés.
Il est cependant regrettable que, jusqu'à présent, on n'ait pas pleinement obéi à ces avertissements et à ces prescriptions de l'autorité suprême si graves et si souvent réitérés. Bien plus il est évident que spécialement, ces derniers temps, en plusieurs endroits, au grand étonnement des non-catholiques qui jugent la chose très sévèrement, de nouvelles formes de culte et de dévotion de ce genre, parfois ridicules, et presque toujours vaines imitations ou déformations d'autres formes de dévotion ou de culte légitimement établies, se multiplient et vont se propageant parmi les fidèles.
Cette Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, chargée de sauvegarder l'intégrité de la foi et des mœurs, sur l'ordre exprès de Notre Très Saint-Père Pie XI, Pape par la divine Providence, s'adresse donc encore une fois au zèle et à la sollicitude pastorale des vénérables évêques, qui, dans le monde catholique, ont charge d'âmes ; elle leur demande instamment, en en faisant une question de conscience, qu'ils exigent enfin la stricte observation des avertissements et des prescriptions qui viennent d'être rappelés, supprimant énergiquement les abus qui se seraient introduits et veillant avec soin à ce qu'il ne s'en introduise pas de nouveaux.
Ce que le même Très Saint-Père, à l'audience ordinaire accordée à l'Excellentissime et Révérendissime assesseur le 20 de ce mois, a daigné approuver et confirmer, le tout et les détails, ordonnant de publier le présent décret.
Donné à Rome, au Palais du Saint-Office, le 26 mai 1937.

IOSUE VENTURI,
notaire de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office.

Note de « l'Osservatore Romano ».

*Sous le titre « Décret du Saint-Office concernant certaines formes nouvelles de dévotion », l'*Osservatore Romano (16. 6. 37) *publie la note suivante, que nous traduisons de l'italien :*

Nous publions en un autre endroit un décret de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, concernant quelques formes répréhensibles de dévotion.
Le soin vigilant qu'apporte l'Eglise pour que dans les manifestations de la foi et dans les formes du culte rien ne s'introduise qui ne soit conforme à la théologie et au bon sens chrétien, se manifeste dans ce nouveau document qui, rappelant les lois du passé, les applique aux exigences actuelles. Soit qu'il s'avère réellement difficile d'exprimer d'une façon toujours convenable et digne les sublimes mystères, soit que le peuple, même animé de bonnes intentions, tienne trop à sa façon particulière et subjective d'exprimer ses sentiments, ou que ne se montre pas pleinement efficace le zèle des prêtres et des pasteurs d'âmes à réformer les abus et que l'on trouve plus simple de laisser passer ce qui, dans la suite, se révèle comme un désordre quant à certains titres et à certaines formes de dévotion, à l'usage de certaines images et à la façon de célébrer certaines fêtes, le fait est que s'est imposée la nécessité de ce décret qui s'adresse

plus directement aux évêques et aux prêtres ayant charge d'âmes, puis à tous les catholiques.

Nous prévoyons la facile... suffisance de ceux qui s'arrogent le droit de porter un jugement sur ce point comme sur d'autres matières, prétendant presque que tout ce qui a été fait par l'autorité ecclésiastique compétente est le fruit de leurs avertissements ou de leur insistance.

Ceux qui n'accomplissent pas leurs propres devoirs religieux n'ont pas le droit de critiquer pharisaïquement les autres, qui ont du moins le souci de vivre leur propre foi, tout en ne réalisant pas toujours la perfection dans la pratique de tous les devoirs les plus élevés. L'Eglise, qui veille sans cesse sur le dépôt de la foi et sur la perfection des âmes, devait intervenir et éliminer les abus qui ont pu naître et prévenir ceux qui pourraient naître. Rien de plus naturel, légitime et opportun que cette intervention, surtout si l'on songe qu'il ne s'agit pas d'autre chose que d'un rappel à de précédentes et non récentes dispositions de discipline sacrée.

D'aucuns pourront aussi faire remarquer que le décret se présente sous une forme quelque peu générale; mais il n'est pas douteux que les évêques songeront à faire les applications requises aux cas particuliers et à engager les curés et les prêtres qui, pour une raison quelconque, ont toléré d'inadmissibles coutumes, à plus de décision et de sévérité. Non seulement la foi doit être pure, mais le culte lui aussi doit être digne ; c'est pourquoi il faut que disparaisse toute cette germination de pratiques qui révèlent un zèle non intelligent et constituent même une véritable et propre offense contre le sens chrétien.

Ce nouveau décret aura des effets bienfaisants dans la pratique de la vie chrétienne et il trouvera sa réalisation même dans les meilleures formes esthétiques des images. Mieux encore : si, non seulement les artistes, mais encore les auteurs d'ouvrages mystiques s'y conforment, on évitera de toute manière les égarements possibles, pour s'en tenir au contraire entièrement à la source pure de doctrine que l'Eglise possède, si abondante et si riche en trésors de perfection et de sainteté.

C. L.

Mise à l'Index d'un livre de M. G. Cogni

Décret de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office (19. 6. 37) [1].

Le mercredi 9 juin 1936, à l'assemblée générale de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, les Eminentissimes et Révérendissimes cardinaux préposés à la sauvegarde de la foi et des mœurs, après avis des Révérends Consulteurs, ont déclaré condamné et ont prescrit d'inscrire à l'Index des livres prohibés le livre :

G. Cogni, *Il Razzismo*, Milan-Paris 1937.

Le jeudi suivant, 10 des mêmes mois et année, Notre Très Saint-Père Pie XI, Pape par la divine Providence, à l'audience ordinaire accordée à l'Excellentissime et Révérendissime Assesseur du Saint-Office, a approuvé la décision des Eminentissimes cardinaux qui lui avait été soumise, l'a confirmée et en a ordonné la publication.

Donné à Rome, au Palais du Saint Office, le 19 juin 1937.

Iosue Venturi,
notaire de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office.

---

(1) Traduit du texte latin publié par l'*O. R.* (20. 6. 37).

Note de l' « Osservatore Romano »

*De l'*Osservatore Romano (20. 6. 37), *sous le ti « Condamnation de l'ouvrage de G. Cogni, Il R zismo »*, sous la signature : P. M. Cordovani, O. I

Si ce livre était un exposé documenté des id nouvelles qui fleurissent actuellement en Allema sur la race, suivi d'un examen critique et série je crois qu'il ne serait pas tombé sous la cen et la condamnation de la Sacrée Congrégation Saint-Office. Mais Cogni pense vraiment que théories conduisent à une connaissance plus p fonde de la réalité humaine, qu'il faut les étudi les adopter et s'en servir comme fondement po construire. Et bien qu'il fasse quelques réserves, estime que ce livre est un livre de propagand apte à faire accepter les nouvelles conceptions.

Dans la première partie, qui est la plus théoriqu il montre comment de la source physiologique sang découlent toutes les valeurs de la fortune, l'intelligence, de la moralité, de la religion. C' un évolutionnisme monistique dans lequel la m tière monte lentement jusqu'à l'esprit tandis q l'esprit s'incarne dans la matière; Dieu se confo avec la nature, avec l'homme, parce que Cogni cro qu'on ne peut concevoir un Dieu infini qui vive pas sous toutes les formes de l'univers. Qua à l'homme, il ne se compose plus d'une âme sp rituelle et d'un corps organique, mais la matière un aspect de l'esprit et l'esprit est en somme réd à la matière; l'âme sans le corps est une chose vai et inconcevable.

On vit dans la mesure où l'on se détruit soi-mêm et se vivifie dans la vie d'autrui, et c'est là plus fondamentale et la plus divine des vérit humaines. La matière n'est pas conçue comme iner et statique, mais comme énergie vivante, ordonné qui se manifeste dans l'homme gaillard et hard spécialement chez les Nordiques, qui sont comme d enfants terribles aux yeux clairs, timides et re fermés en eux-mêmes, capables d'accomplir avec même bon regard les actions les meilleures et l plus mauvaises. La grandeur des blonds peupl germains est faite du sentiment de la nature orig naire, de la forêt et de l'immense mélancolie d Cosmos ! Comme pour les anciens païens l'homm vaut par sa chair et c'est dans la chair que réside les plus hautes et les plus héroïques valeurs de la vi

Appliquant ces théories à la race, Cogni dit qu'ent le seigneur (noble) et le plébéien il y a une diff rence infranchissable; qu'il y a des races nées pou servir. La première et la plus choisie serait la ra aryenne, spécialement la race allemande d'aujou d'hui; et aussi un peu la race romaine, pour autan que lors des invasions barbares quelques goutte de ce sang ont été inoculées en nous et nous on ennoblis. Le premier de ces hommes nouveaux e Dante, dont la *Divine Comédie* est tout entièr l'exaltation des hommes et des souches de grande races. Un autre, c'est Boccace, « qui est finalemen tout chair »; à qui l'on doit une conception de la chai et de la vie... la plus moderne qu'on puisse avoi

Pétrarque aussi, « qui finit par représenter le Cos mos dans une vie et dans une chair de femme »

Et Giordano Bruno, le génie le plus aryen, l plus indogermanique, qui confond magnifiquemen Dieu avec le monde !

Avec ces prémisses et ces théories, le christia nisme est renié; la discipline des saints est u appauvrissement du sang et de la race, la plèbe es née pour servir les hommes supérieurs, qui sont l raison pour laquelle le monde entier existe.

Le péché originel n'a pas de sens; nous n'avon

as besoin de religion; Jésus-Christ n'est pas un atient, mais un dominateur, et tout se pèse et 'évalue d'après la force physique, le succès matéiel, le vainqueur dans le combat de la vie. Aussi, ogni affirme-t-il qu'il n'y a pas d'insulte plus rande contre la vie que le *Livre de Job*.

Tous les éléments les plus brutaux du paganisme ont remis en honneur pour former la pensée moerne, qui est la rédemption de la chair et l'incarnation de Dieu au sens humaniste et panthéiste !

Si ces doctrines ne méritent pas la condamnation e l'Eglise, quel autre délire méritera d'être conlamné ? Du reste, au Concile du Vatican, ce sysème erroné avait déjà été condamné, et la sentence l'aujourd'hui peut être considérée comme un rappel le celle-là.

Mais comme prêtre et comme Italien, je ne puis n'empêcher de condamner ce confusionisme d'idées qui fera le tourment des jeunes intelligences et endra toujours plus épais le labyrinthe intellectuel lans lequel s'accumulent les notions contradictoires et qui fait la nuit dans les esprits, tandis que resplendit un ciel si serein au-dessus de notre tête.

Ceci est d'autant plus grave que nous sommes ainsi rejetés dans un nouveau servage intellectuel au moment où nous travaillons, pleins de volonté, en vue de l'indépendance et de l'autarchie dans le domaine politique, au moins dans la mesure du possible ; nous voici de nouveau condamnés à boire à ces citernes matérialistes et fausses.

Une jeunesse éduquée d'après ces doctrines ne serait plus ni chrétienne ni italienne. Où et comment serait notre primauté dans le monde avec ces théories si chères au professeur Cogni ? L'amélioration de la race, nous la devons chercher dans le pain blanc, dans l'exercice sain et bienfaisant de toutes les vertus chrétiennes, spécialement de la tempérance et de la force, et dans la discipline des exercices physiques suivant les lois de la raison, de la vérité, de la justice et de la religion.

L'Eglise, en défendant son patrimoine révélé, sauvegarde la civilisation vraie et entière ; mais on lui reproche même de ne pas avoir été si écoutée.

On ne doit pas accorder à ce livre et à son auteur plus de valeur qu'ils n'en ont; mais un vieux dicton conseille : *Principiis obsta.*

Le correspondant particulier du Temps (24. 6. 37), *parlant de ce même lire, fait les remarques suivantes qu'il paraît intéressant de reproduire à titre documentaire :*

Le livre qui vient d'être mis à l'Index possède cette originalité qu'il n'est pas seulement un exposé de la doctrine raciste telle qu'elle sévit en Allemagne, il comporte en quelque sorte la transposition sur le plan italien et fasciste des principes racistes hitlériens. Aux yeux de l'auteur, le racisme n'est pas une doctrine liée à la politique d'un seul peuple. Il a une portée universelle; à son avis, la scission entre Latins et Allemands est secondaire.

Dans le fond, écrit-il dans un avant-propos, il y a l'unité fondamentale des deux grandes races dolichocéphales romaine et germanique qui, avec la Grèce, avec Rome, avec la domination matérielle et spirituelle exercée par les peuples romain et germanique dans le monde médiéval et moderne, ont répandu plus de lumière que toute autre dans le monde. Les Italiens doivent savoir qu'un racisme bien entendu leur apportera beaucoup de bien en leur permettant de prendre conscience des valeurs les plus hautes de leur race.

L'auteur défend, en effet, le point de vue que les civilisations grecque, romaine, germanique, sont des civilisations nordiques et ce qualificatif équivaut, à ses yeux, à aryenne. Il défend la thèse que la Grèce et Rome, dans leur période classique, sont l'expression la plus haute du sang aryen, aryen étant pris avant tout dans le sens idéal d'un pouvoir spirituel supérieur. Or, à ses yeux, le groupement fasciste doit être considéré comme « l'une des grandes vagues de reflux des valeurs aryennes dans le monde ». Il associe à ce titre le faisceau et la croix gammée. « La lumière de l'antique sang nordique (aryen), déclare-t-il, recommence à illuminer le monde. Le fascisme et le national-socialisme sont déjà cette lumière. »

Le livre de G. Cogni constitue, de la sorte, la première transposition des doctrines racistes hitlériennes sur le fascisme. Il frappe d'autant plus que jusqu'à ce jour le régime fasciste revendiquait l'originalité fondamentale de la doctrine mussolinienne et s'élevait contre toute tentative de suprématie doctrinaire de l'hitlérisme. On n'ignore pas, d'ailleurs, que la grande majorité des écrivains racistes ont déversé sur Rome et sa civilisation un mépris sans nom.

Il est évident que si le fascisme et l'hitlérisme en arrivaient à communier dans un orgueil de race, nous assisterions au paradoxe le plus étonnant des temps modernes.

Textes administratifs.

Interdiction de la propagande confessionnelle dans les établissements scolaires

Circulaire du ministre de l'Education nationale aux recteurs et aux inspecteurs d'Académie (15.5.37)[1].

Ma circulaire du 31. 12. 1936 (2) a attiré l'attention de l'administration et des chefs d'établissements sur la nécessité de maintenir l'enseignement public de tous les degrés à l'abri des propagandes politiques. Il va de soi que les mêmes prescriptions s'appliquent aux propagandes confessionnelles. L'enseignement public est laïque. Aucune forme de prosélytisme ne saurait être admise dans les établissements. Je vous demande d'y veiller avec une fermeté sans défaillance. JEAN ZAY.

Réponses ministérielles.

Congés payés

Réduction, par l'employeur, d'une demi-journée par journée de maladie. Mesure abusive.

Du *J. O.*, 30. 4. 37, déb. parl., Chambre, p. 1431 :

2369. — M. Reille-Soult *demande à* M. le ministre du Travail *si un employeur a le droit de réduire le congé annuel de ses employés d'une demi-journée par journée de maladie, sous prétexte que l'article de la loi sur les congés payés, précisant que ne peuvent être déduits du congé annuel les jours de maladie, ne s'applique qu'aux employeurs ne payant pas les journées de maladie de leurs employés.* (Question du 9 février 1937.)

RÉPONSE. — En vertu des dispositions de l'article 4 du décret du 1er août 1936, pris pour l'application des articles 54 *f* à 54 *j* du livre II du Code du travail, les jours de maladie notamment « ne sauraient être déduits de la durée du congé annuel payé, lorsque le contrat de travail n'a pas été résilié ». Aucune restriction à cette règle ne saurait être admise du fait que l'absence pour maladie n'aurait pas entraîné la perte du salaire.

(1) Cf. *Information Universitaire* (29. 5. 37).
(2) Cf. *D. C.*, t. 37, col. 691-692.

ÉPHÉMÉRIDES

Mercredi 26 mai 1937.

SAINT-SIÈGE. — Décret de la S. C. du Saint-Office défendant d'établir de nouvelles formes du culte et de dévotion et prescrivant de supprimer les abus qui se seraient introduits en cette matière (*D. C.*, t. 38, col. 53).

Samedi 29 mai.

FRANCE. — *Paris :* Mort de Charles Barnaud, né à Marsillargues le 2. 8. 69, docteur en droit, avocat à Bordeaux, juge suppléant à Tulle, 1894, juge à Sisteron, juge d'instruction à Aubusson, à Pontarlier et au Havre, vice-prés. à Rouen, juge d'instruction à la Seine, 10. 6. 21, chargé d'informer sur la mort de Philippe Daudet, cons. à la Cour de Paris, 24. 2. 28, prés. de Chambre à la Cour, 27. 3. 35, dirigea les débats du procès Stavisky, novembre 1935-février 1936.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le gouvernement adresse une note au Saint-Siège à la suite de la réponse du Vatican aux représentations faites le 24 mai par l'Allemagne au sujet du discours du card. Mundelein, prononcé à Chicago le 19 mai. — Le tribunal d'exception condamne 42 membres de l'organisat. internat. des « scrutateurs de la Bible » à des peines de prison allant de quatre à dix-huit mois, comme membres d'une organisation apparentée au communisme.

ESPAGNE. — Dans la rade d'Ibiza, deux avions du gouvernement de Valence bombardent le croiseur allemand *Deutschland ;* 30 morts, 76 blessés.

SUISSE. — *Genève :* Clôture de la 97e session du Conseil S. D. N. (24-29 mai) ; l'Egypte est admise comme membre de la Société ; l'affaire d'Ethiopie est remise à la session de septembre ; règlement franco-turc de l'affaire du sandjak d'Alexandrette ; résolution faisant confiance au Comité de Londres pour le règlement du problème espagnol ; le Conseil et l'assemblée élirent le 27 mai comme juge à la Cour de justice internat. M. Charles De Visscher, en remplacement du baron Rolin-Jacquemyns, décédé.

Dimanche 30 mai.

FRANCE. — *Falaise :* Au scrutin de ballottage, M. Jean Goy, républicain de gauche, est élu député par 4 543 voix contre 4 412 à M. Henri Chatenet, radical-socialiste, en remplacement de Henry Provost de La Fardinière, républicain indépendant, décédé le 28. 2. 37.

— *Paris :* Manifestat. commémorative annuelle devant le mur des Fédérés par tous les partis adhérents au Front populaire.

ESPAGNE. — *Malgrat :* Au large du port, un sous-marin coule le cargo espagnol *Ciudad* de Barcelone ; 191 morts, plusieurs blessés.

Lundi 31 mai.

SAINT-SIÈGE. — Clôture de l'Exposition mondiale de la presse catholique.

FRANCE. — *Paris :* M. Paul Montel (né à Nice le 29. 4. 79, anc. élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des sciences mathématiques, prof. de mathématiques générales à la Sorbonne, 1922, puis de mécanique rationnelle, étudia particulièrement les familles normales et les suites convergentes, grand prix des sciences mathématiques, 1924 ; directeur d'une Collection encyclopédique) est élu membre de l'Acad. des sciences, section de géométrie, en remplacement d'Edouard Goursat, décédé le 25. 11. 36.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* XIe Congrès de l'Union internat. des Comités de tourisme officiels (31 mai-7 juin) ; une vingtaine de nations sont représentées ; les Congressistes sont reçus par le Führer-chancelier le 2 juin.

ESPAGNE. — *Almeria :* En mesure de représailles contre l'attaque du croiseur *Deutschland* par des avions gouvernementaux, le 29 mai, les forces navales allemandes bombardent le port ; l'Allemagne et l'Itale se retirent du contrôle naval et suspendent leur participation au Comité de non-intervention ; elles réclament de sérieuses garanties contre les criminelles provocations du gouvernement de Valence.

ETATS-UNIS. — *Chicago :* Violente bagarre entre la police et des grévistes des usines de la Republic Steel Corporation ; 4 morts, 78 blessés.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* M. Neuville Chamberlain est élu président du parti conservateur.

INDE. — *Bombay :* Journée d'émeute ; 6 morts, 76 blessés.

ITALIE. — *Rome :* Baptême du prince de Naples Vittorio Emanuele dans la chapelle Pauline du Quirinal.

JAPON. — *Tokio :* Démission du Cabinet général Yamiluchi Hayaschi, formé le 1, 2, 37.

RUSSIE. — *Moscou :* Suicide de Ian Borissovitch Gamarnik, vice-commissaire de la Défense, compromis dans des menées antisoviétiques (Ukrainien, né en 1894, membre du parti bolchéviste depuis 1916, prit part à la révolution à Kiew en 1917, membre du présidium du Comité central exécutif des Soviets d'Ukraine, du collège du commissariat à la guerre, commissaire aux armées à la 58e division, président du Comité exécutif soviétique de la province de Kiew, 1920-23, envoyé à Vladivostok, comme président du Comité militaire révolutionnaire d'Extrême-Orient, 1923-28, membre du Comité central, 1928, premier adjoint de Vorochilov, 1931).

SUISSE. — *Genève :* Session du bureau de la Conférence du désarmement ; constate que la situation générale n'est pas de nature à assurer le succès des travaux rentrant dans le programme de la Conférence et communique aux gouvernements représentés ou ayant été représentés le texte du projet de convention concernant la publicité des dépenses de défense nationale et le fonctionnement d'un organe de contrôle et de coordination en les priant de faire savoir s'ils sont, en principe, disposés à accepter un système de publicité basé sur cette convention.

SYRIE. — *Damas :* La Chambre vote une déclaration proclamant que la Chambre syrienne est l'unique assemblée législative du territoire syrien, sandjak inclus.

Mardi 1er juin

SAINT-SIÈGE. — S. Em. le card. Eugenio Pacelli inaugure, au nom de S. S. Pie XI, l'Académie pontif. des sciences, fondée en vertu du Motu proprio *In multis solaciis* du 28. 10. 36.

FRANCE. — *Clermont-Ferrand :* Sacre de Mgr Marius Guillaume Sembel, év. de Dijon, par Mgr Piguet, év. de Clermont, assisté de Mgr Gonon, év. de Moulins, et de Mgr Louis, év. de Périgueux.

— *Paris :* Le R. P. Pinard de La Boullaye quitte la chaire de Notre-Dame.

— XIIIe Congrès internat. des chemins de fer (1er-11 juin), réunissant les délégués de 32 nations sous la présid. du baron Edouard de Rothschild ; étudie les conditions d'établissement d'une voie moderne sous charges lourdes à grandes vitesses, l'application de la soudure dans la constitution des rails de grande longueur et dans la construction des appareils de voie, l'économie du courant dans la traction électrique, l'utilisation de valves à vapeur de mercure, l'évolution de l'autorail, la coordination des chemins de fer économiques avec les grands réseaux, la sélection, l'orientation et l'instruction du personnel ; demande de commercialiser l'exploitation des réseaux et de ne plus considérer les chemins de fer comme des organismes anormaux, mais comme des industries devant tenir compte des réalités et des nécessités de l'heure présente, etc. ; le prochain Congrès internat. aura lieu à Berlin en 1941.

— *L'Echo de Paris* change de direction ; M. Lucien Corpechot est rédacteur en chef et M. Martin Mamy secrét. général (cf. *D. C.*, t. 37, col. 1383, 1511).

BRÉSIL. — *Rio de Janeiro :* Le Dr J.-C. de Macedo Soares, anc. min. des Aff. étr., est nommé min. de la Justice.

BULGARIE. — *Sofia :* Mort du prof. Lioubomir Moletitch, âgé de 74 ans, anc. recteur de l'Univ. de Sofia, prés. de l'Acad. des sciences bulgare ; auteur d'études linguistiques et ethnographiques.

COLOMBIE. — *Bogota :* Démission de M. Alfonso Lopez, prés. de la République depuis le 7. 8. 34.

YOUGOSLAVIE. — *Lopud :* Mort de Mgr François Uccellini, né à Lopud le 2. 8. 47, élu év. tit. de Benda 18. 5. 94, transféré au siège résidentiel de Kotor le 18. 3. 95, assistant au trône pontifical, 28. 2. 14.

Mercredi 2 juin.

FRANCE. — D. (min. Educat. nat.), par lequel M. Rosset, directeur de l'enseign. primaire, recteur hors cadre

est nommé directeur de l'enseignement supérieur, en remplacement de M. Cavalier, décédé (*J. O.*, 5. 6. 37).

— *Paris :* Congrès internat. de pathologie du travail (2-6 juin) ; étudie la médecine du travail et les intoxications ou maladies professionnelles ; rappelle que la science doit être orientée pour l'améliorat. de la condition humaine et non pour la destruction de l'homme; demande que l'ouvrier soit instruit des nouvelles techniques pour s'y adapter sans trop de risques. — A Notre-Dame, mort subite de Louis Vierne, né à Poitiers en 1870, prof. d'orgue à la Schola Cantorum, titulaire de l'orgue de Notre-Dame, 1900, auteur de six *Symphonies ; Pièces de fantaisie ; Triptyque ; messe basse ; seconde messe basse ;* 24 pièces en style libre ; *Quatuor, Sonate, Praxinoé, messe solennelle ; Mélodies ; Marche triomphale*, etc.

ALLEMAGNE. — *Mannheim :* Premier Congrès des partisans allemands en faveur d'une Eglise catholique nationale allemande ; le siège du mouvement est à Essen et il tend à « libérer les catholiques allemands de Rome ».

BELGIQUE. — *Bruxelles :* La Chambre vote le projet d'amnistie pour les activistes flamingants ayant pactisé avec l'ennemi pendant la guerre ; elle adopte l'amendement du gouvernement refusant l'éligibilité aux condamnés à mort par 94 voix contre 65 et 26 abstentions ; elle vote l'ensemble du projet par 95 voix contre 75 et 16 abstentions.

ETATS-UNIS. — *Washington :* Malgré le *veto* du président, le projet de loi prorogeant pour cinq ans l'assurance au profit des 20 000 anciens combattants est voté par la Chambre des représentants (368 voix contre 13) et par le Sénat (69 voix contre 12).

HONGRIE. — *Budapest :* Le tribunal spécial chargé des affaires de la maison royale prononce le divorce de l'archiduc Albrecht de Habsbourg (né en 1897, fils de l'archiduc Frédéric et d'Isabelle, princesse de Croy-Dülmen) et d'Irène Lelbach, qui portera désormais le titre de duchesse de Teschen.

ITALIE. — *Rome :* Le maréchal W. von Blomberg, min. de la Guerre du Reich, confère avec M. B. Mussolini et le roi Victor-Emmanuel III sur les programmes de réarmement des deux pays ; il visite ensuite les principales villes d'Italie jusqu'au 13 juin.

Jeudi 3 juin.

SAINT-SIÈGE. — A Castel Gandolfo, le Dr Darius de Echandria, ambass. de Colombie, présente ses lettres de créance à S. S. Pie XI.

FRANCE. — *Monts* (au château de Candé) : Mariage du duc de Windsor et de Mrs Wallis Warfield.

— *Paris :* M. Halvdan Koht, min. des Aff. étr. de Norvège, confère avec M. Y. Delbos. — Congrès annuel de la Fédération républicaine de France (3-6 juin), sous la présid. de M. Louis Marin ; dresse le bilan exact de l'expérience Blum ; se déclare prête à toutes les collaborations nécessaires pour tirer le pays du danger moral où la tutelle communiste l'entraîne ; constate qu'un gouvernement centriste est incapable de vivre et que, en dehors du Front populaire, seule est possible une majorité s'appuyant sur l'ensemble des partis anticollectivistes et soutenant un gouvernement de salut public; demande la R. P. intégrale ; se déclare prête à travailler au redressement de l'esprit public avec tous les groupements décidés à combattre le communisme ; alerte l'opinion publique sur les dangers que fait courir à notre Empire colonial la politique démagogique du Front populaire ; réclame un redressement de notre politique générale.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le major général Stumpff est nommé chef d'état-major général de l'armée de l'air.

ESPAGNE. — Les troupes gouvernementales reprennent Pena Lemona sur le front de Biscaye.

— *Briviesca :* Le général Emilio Mola, chef de l'armée nationaliste du Nord, se tue dans un accident d'aviation (né à Cuba en 1887, études à l'Acad. militaire de Madrid, fit la campagne du Maroc, 1909, commandant en chef des troupes espagnoles au Maroc, 1925, directeur général de la police, 1930-31, chef supérieur des forces militaires au Maroc, 1935, gouverneur de Pampelune, février 1936, un des principaux chefs du mouvement libérateur d'Espagne ; auteur de *El pasado, Azana y el porvenir ; Tempestad, calma, intrigas y crisis ; Lo que yo supe ; El derrumbamiento de la monarquia*) ; le général Fidel Davila le remplace sur le front de Bilbao.

JAPON. — *Tokio :* Le prince Fuminaro Konoye forme le nouveau Cabinet.

RUSSIE. — *Minsk :* M. N. M. Goloded, prés. du Conseil des commissaires du peuple de Russie-Blanche, est suspendu de ses fonctions.

SUISSE. — *Genève :* Ouverture de la 23e session de la Conférence internat. du travail, sous la présid. de M. Sean F. Lemass, min. du Travail d'Irlande ; étudie la question de la réduction des heures de travail dans les industries graphiques et dans l'industrie chimique.

Vendredi 4 juin.

SAINT-SIÈGE. — Réponse à la note allemande du 29 mai.

FRANCE. — *Paris :* Mort de Mgr Pierre Marque, né à Gardères, dioc. de Tarbes, le 23. 11. 82, des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, missionnaire à Ceylan, supérieur du district de Kurunegala, vice-provincial des Oblats de Ceylan, 1926, élu archev. de Colombo, 27. 11. 29.

ARGENTINE. — *Buenos-Ayres :* La police ferme onze écoles israélites pour propagande communiste.

ESPAGNE. — *Valence :* Le gouvernement remet au chargé d'affaires brit. une note accusant formellement le Reich et l'Italie de violer leurs engagements et protestant contre le bombardement d'Almeria.

GRANDE-BRETAGNE. — *Farnborough* (Abbaye de) : Mort de Dom Fernand Cabrol, né à Marseille le 12. 12. 55, Bénédictin, prieur de l'abbaye de Solesmes, 1890-96, envoyé en Angleterre lors de la fondation du monastère Saint-Michel de Farnborough, 1896, prieur de Farnborough, 1899, puis abbé, 20. 7. 1903 ; décoré de l'Ordre of British Empire, 1920, chevalier de la Légion d'honneur, 1934 ; directeur des *Monumenta Ecclesiae liturgica*, et du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie ;* auteur de *La Bibliographie des Bénédictins de la Congrégation de France ; L'histoire du card. Pitra ; Le livre de la prière antique ; Les origines liturgiques ; Introduction aux études liturgiques ; La prière des premiers chrétiens*, 1929 ; *Les livres de la liturgie latine*, 1930, etc.

— *Londres :* Le gouvernement adresse à la France, à l'Allemagne, à l'Italie et à la Russie, un projet de réorganisat. du contrôle sur les côtes d'Espagne.

ITALIE. — *Rome :* M. Dino Alfieri, min. pour la Presse et la Propagande, est nommé en outre min. pour la Culture populaire.

RUSSIE. — *Moscou :* Le presidium du Comité exécutif central relève de ses fonctions M. M. F. Levitine, commiss. adjoint à l'industrie alimentaire.

SUISSE. — *Lausanne :* Fêtes du IVe centenaire de l'Université.

Samedi 5 juin.

FRANCE. — *Mende :* Mort de Mgr Jules-Alexandre Cusin, né à Feigères, dioc. d'Annecy, le 26. 9. 69, novice dans la Congrég. du Saint-Esprit et à Chevilly, prof. au collège de Braga, vicaire à Morzine, 1898, à Reignier, secrét. de Mgr Isoard, 1899, chancelier, 1903, vic. général de Mgr Campistron, 27. 12. 1904, élu év. tit. de Nyssa et coadjuteur à Mende, 8. 3.20, év. de Mende, 29. 5. 29.

— *Paris :* Le gouvernement répond aux propositions britanniques du 4 juin pour l'organisat. du système de contrôle dans les eaux espagnoles. — Visite officielle de Sa Béatitude Mgr Pierre-Antoine Arida, patriarche maronite d'Antioche et de tout l'Orient. — Congrès de l'Union des Secrétariats sociaux (5-6 juin) ; étudie les différentes modifications de la vie sociale : la liberté syndicale et la C. F. T. C., l'organisat. des loisirs, la question des classes moyennes, la dépopulation des campagnes. — Xe Congrès internat. du théâtre (5-12 juin) ; 22 nations sont représentées ; aperçu sur la situation sociale des artistes, le chômage, le rôle des auteurs et des compositeurs, la progression des théâtres populaires, le théâtre pour la jeunesse, la pénétration de l'art populaire dans les danses et ballets modernes, le droit théâtral, le droit fiscal et le droit de suite ; des vœux concernant le théâtre populaire, l'unificat. des délais du domaine public et l'organisation de théâtres ambulants sont adressés au min. de l'Educat. nationale ; M. Jules Romains est élu président du bureau du Comité internat.

ALLEMAGNE. — Suppression des écoles confessionnelles dans le Wurtemberg.

— *Berlin :* Réponse du gouvernement aux propositions britanniques du 4 juin relatives au contrôle en Espagne ; il les accepte mais demande qu'en cas d'agression des représailles soient prises immédiatement par les navires participant au contrôle.

RÉFÉRENCES DOCUMENTAIRES

Organisation des loisirs.

ALLEMAGNE. — « L'organisation nationale-socialiste : La force par la joie » (*Bulletin Quotidien*, 11 décembre 1935, et *Dossiers de l'Action populaire*, 25 février 1936).

— « Les loisirs chez nos voisins. En Allemagne » (Principes et organisation de l'association « La force par la joie ») (*Correspondance de l'Ecole normale sociale*, mars-avril 1937).

— « L'organisation des loisirs en Allemagne » (*Custos*, 30 janvier 1937).

AUBERGES DE LA JEUNESSE. — LOUIS D. : « Les auberges de la jeunesse. Que faut-il en penser ? » (« Elles sont dans leur état actuel incomplètes et souvent dangereuses ») (*A la Page*, 13 et 20 mai 1937).

AUTRICHE. — D. LE LASSEUR : « L'organisation des loisirs » (*Ami du Peuple*, 5 mai 1937).

BELGIQUE. — PAUL PASTUR : « Les Commissions provinciales des loisirs ouvriers » (*Bulletin Quotidien*, 20 février 1936, et *Dossiers de l'Action, populaire*, 10 janvier 1937).

CATHOLIQUES. — J. GIRARD-RFYDET : « Comment se pose aujourd'hui le problème des loisirs... » (Quels caractères doivent avoir les loisirs des jeunes ? Quelles formes peuvent prendre les loisirs des jeunes ? Enquête sur nos loisirs) (*A la Page*, 15 et 29 avril ; 6, 13, 20 et 27 mai ; 3 et 10 juin 1937).

— NOELLET : « Réponses à l'enquête du *Noël* sur les loisirs » (« Les loisirs ne doivent pas être pris pour des jours ou des instants perdus et livrés à la fantaisie : on les prévoit, on les organise... L'organisation des loisirs par des chrétiennes comporte toujours une place de choix, la première, pour le service de Dieu ») (*Noël*, 13, 20 et 27 mai 1937).

— ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE (N° spécial des *Annales de la jeunesse catholique*, avril-mai 1937) : « Notre attitude devant le loisir », par A. LAMBERT ; « Loisirs et personnalité », par E. SAPPEY ; « Loisirs et famille », par G. LE BRUN KERIS ; « Les loisirs, problème social », par H. CHAMBRE ; « Loisirs et théâtre », par P. BARBIER ; « Les jeunes et le cinéma », par A. ALTER ; « Loisirs et radio », par E. CAD ; « Pour lire avec profit », par P. SOLESME ; « Simples conseils pour voyager à l'étranger », par L.-M. BRUNET ; « Quelques conseils pour camper », « Avec les Compagnons de Saint-François, pèlerins routiers », « Nos mouvements et le problème des loisirs ».

— RAYMOND JOUVE : « A propos des loisirs » (« Le loisir de l'homme doit être considéré comme un élément essentiel de la personne humaine ») (*Correspondance de l'Ecole normale sociale*, mars-avril 1937).

COMMUNISTES. — VIRGILE BAREL : « Tourisme populaire et social » (Les touristes communistes n'oublieront pas de « répandre leur idéal ») (*Humanité*, 30 mars 1937).

ITALIE. — PIERRE LORSON : « Dopolavoro. L'organisation italienne des loisirs ouvriers » (*Etudes*, 5 avril 1937, pp. 5-20).

— « Les loisirs chez nos voisins. En Italie » (Organisation et réalisations du « Depolavoro ») (*Correspondance de l'Ecole normale sociale*, mars-avril 1937).

GRANDE-BRETAGNE. « Projet de loi britannique sur l'organisation des loisirs « (*Informations sociales*, 7 juin 1937, p. 465).

JARDINS OUVRIERS. — HUBERT LEROY-JAY : « Loisirs et jardins ouvriers » (But de la « Ligue nationale du coin de terre et du foyer » (*Politique*, juin 1937, pp. 462-465.).

LOISIRS OUVRIERS. — MICHEL SEUPHOR : « La question des loisirs ouvriers » (Ce qui a été fait en matière de loisirs dans les différents pays) (*Christus*, 20 mars et 20 avril 1937).

— « Evasions hors de l'usine. Que pensent les intellectuels des loisirs ouvriers ? » (Réponses de Le Corbusier, P. Chareau, L. Daboval) (*République*, 18 février 1937).

— LOUIS TERRENOIRE : « Pour un tourisme populaire et familial » (L'exemple de la C. G. T. Une initiative des Syndicats chrétiens de l'Isère) (*Vie catholique*, 17 avril 1937).

— Dr RAOUL BLONDEL : « Loisirs » (Les loisirs en France ne sont pas organisés. Le ministre des Loisirs « pourrait s'inspirer des réalisations si heureuses existant déjà en Italie, en Allemagne et même dans certains centres de la Russie soviétique ») (*Echo de Paris*, 9 mai 1937).

— CLARA CANDIANI : « Loisirs d'hier et de demain. Ce qu'ils doivent être » (Les bibliothèques populaires. Pour un théâtre populaire) (*République*, 26 et 27 mai 1937).

— CLARA CANDIANI : « *Le Club culture et loisirs* de Levallois-Perret » (Culture physique et culture intellectuelle pour la classe ouvrière) (*République*, 29 mai 1937).

MUSEE DU SOIR. — RENÉ BONNET : « Initiatives prolétariennes. Une expérience réussie, le Musée du soir » (Des livres, des collections de journaux et de revues, des expositions de peinture. Un cercle culturel pour les ouvriers) (*Libertaire*, 29 avril 1937).

TCHECOSLOVAQUIE. — « L'organisation des loisirs en Tchécoslovaquie » (*Peuple*, 7 février 1937).

U. R. S. S. — D. LE LASSEUR : « L'organisation des loisirs » (*Ami du Peuple* 4 mai 1937).

Questions religieuses.

ACTION CATHOLIQUE. — Mgr PIZZARDO : « L'Action catholique et l'apostolat religieux auprès des masses ouvrières » (Résumé d'une conférence faite à l'Université grégorienne) (*Croix*, 17 février 1937).

ANGLICANISME. — JOSEPH HUBY : « Lord Halifax. Son activité religieuse » (A l'intérieur de l'Eglise anglicane. Les essais de rapprochement avec Rome) (*Etudes*, 20 mars 1937, pp. 756-773).

ANTICLERICALISME. — JEAN GUIRAUD : « L'anticléricalisme est-il périmé ? » (« L'anticléricalisme est-il périmé ? s'est-il endormi ? ou bien prend-il de plus en plus une virulence que n'a pas connue le régime abject ? ») (*Croix*, 6 avril 1937).

BOSSUET. — A.-G. MARTIMORT : « La *Defensio Declarationis* de Bossuet devant l'opinion » (Oui ou non possède-t-on le texte authentique de Bossuet ?) (*Bulletin de littérature ecclésiastique*, janvier-février 1937, pp. 3-29).

COMMUNE (MARTYRS DE LA). — « Vers la béatification des premiers martyrs de la Commune » (Décret d'introduction de la cause du R. P. Captier et de ses douze compagnons) (*Croix*, 31 mars 1937).

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse » (Ste Anme), 5, rue Bayard, Paris-8e. — *Le gérant* : L. VINCENT.